

Anton Grad

CONTRIBUTION AU PROBLEME DE LA SONORISATION  
DES CONSONNES INTERVOCALIQUES LATINES

On sait que la sonorisation des occlusives intérieures sourdes latines est un des phénomènes phonétiques caractéristiques qui divisent la Romania entière dans la partie occidentale (embrassant aussi l'Italie septentrionale et les parlers rhétoromans), qui admet telle sonorisation, et la partie orientale (l'Italie centrale où, toutefois, les cas de sonorisation sont nombreux, l'Italie méridionale, la Sardaigne, la Corse et les Balkans) où les occlusives en question sont restées inaltérées. Comp.:

lat. *rota* > esp. *rueda*, port., cat., prov. *roda*, anc. fr. *ruede*, fr. mod. *roue*, lomb. *roda*, rhétorom. (Grisons) *rouda*, frioulan (*a*)*ruede* / it. *rota*, sic. *rota*, roum. *roată* (REW 7387);

lat. vlg. *sapere* > esp., port. prov., cat. *saber*, fr. *savoir*, rhéto-rom. (Grisons) *savair*, frioul. *savé*, / it. *sapere*, anc. dalmate (Krk = Veglia) *sapar* (REW 7586);

lat. *securu* > esp., port. *segur(o)*, fr. *sûr* < *sëur*, *segur*, prov., cat. *segur*, frioul. *sigûr*, vénitien *siguro*, rhéto-rom. (Grisons) *sg'ür* / ital. *sicuro* (REW 7776), etc.<sup>1</sup>

Tandis que, en Italie, la ligne de division entre l'Italie septentrionale appartenant, sous cet égard, à la Romania occidentale et le reste de l'Italie faisant partie de la Romania orientale est assez bien établie et représentée par la ligne Spezia—Rimini,<sup>2</sup> la question de délimitation n'est pas encore nettement éclaircie à l'est de l'Adriatique comme l'a fait, récemment, observer M. Wartburg, *o. c.*, 61: »Man fragt sich natürlich, wo östlich der Adria die Grenze zwischen den beiden Arten Latein verlief. Darauf mit Präzision zu antworten ist sehr schwierig, da in

<sup>1</sup> Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes* I, § 455.

<sup>2</sup> Wartburg, *Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume*, Bern 1950, p. 32.

Pannonien kaum romanische Trümmer sich gehalten haben, die Rückschlüsse erlauben würden auf den Zustand des dort etwa um 200 gesprochenen Lateins. Wohl aber stimmen sowohl das Vegliotische als auch die lateinischen Elemente des Albanischen als auch die lexikalischen Elemente lateinischen Ursprungs, die das Serbo-Kroatische von dem dort früher gesprochenen Latein übernommen hat, in ihrem lautlichen Habitus zu Mittel- und Süditalien sowie zum Rumänischen... Es zeigt sich also, daß Illyrien sich zur Apenninenhalbinsel stellte und daß die Grenze zwischen den beiden Teilen der Romania nördlich dieser Provinz verlief.«

Il s'agit donc d'établir — autant que c'est possible actuellement — notre ligne de division au nord de l'ancienne province d'Illyrie, c'est-à-dire sur le territoire limitrophe ou déjà faisant partie des anciennes provinces romaines de Norique et de Pannonie. Et c'est ici que le lexique d'origine latine ou préromane conservé en slovène, c'est-à-dire la langue slave parlée aujourd'hui au nord-ouest de la Yougoslavie et au-delà de la frontière italo-yougoslave, pourrait nous aider à tirer quelques modestes conclusions relatives à notre problème.

Contrairement au lexique d'origine latine emprunté par le serbo-croate, qui ne montre pas de traces de notre sonorisation,<sup>3</sup> on trouve, en slovène, un nombre assez considérable de mots d'origine latine dans lesquels le phénomène de sonorisation peut être immédiatement constaté. Ces emprunts-là, les Slovènes les ont faits aux Friouliens dont ils étaient devenus voisins directs dès leurs premières pénétrations dans le territoire limitrophe du Frioul (et au Frioul même) vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle et au cours du siècle suivant, donc à une époque où la sonorisation des occlusives intérieures latines avait déjà été effectuée depuis quelque temps, étant donné que les débuts en remontent au III<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup> et que, comme «terminus ad quem», il faut considérer la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle au plus tard.<sup>5</sup>

Mais, si des noms communs empruntés au frioulan par les Slovènes, tels que p. ex. *skodéla* < anc. frioul. \**scudela*, moderne *scudièle* < *scu-*

<sup>3</sup> Les exceptions sont très rares, comme p. ex. *golida*, employé dans le littoral croate et provenant de *galleta* REW 3656; le mot doit venir du territoire frioulan (anc. frioul. \**galeda*, moderne *gialede*) ou istro-italien, v. Skok, *Slavistična revija* III 352; slovène *golida*, v. Šturm, *Časopis za slovenski jezik, književnost in zgodovino* (= ČSJKZ) VI 55.

<sup>4</sup> Wartburg, *o. c.*, p. 31.

<sup>5</sup> Battisti, *ZRPh, Beiheft XXVII*, p. 144 ss.

tella REW 7756, *čebula* < anc. frioul. *cebòla*, mod. *cevòle* < *cepullu*, *sigùràn* < frioul. *sigùr*, vénitien *siguro* < *securus* REW 7776, etc.,<sup>6</sup> peuvent bien prouver que la sonorisation des occlusives intervocaliques sourdes avait été connue du frioulan — la meilleure preuve, naturellement, en est fournie par le frioulan même — et que, vu que ce phénomène phonétique est étranger à la langue slovène, elle doit avoir été un fait accompli au moment de l'emprunt, ils ne peuvent nullement nous renseigner sur le fait important qui nous intéresse ici, à savoir jusqu'à quelles limites extrêmes cette innovation phonétique du latin vulgaire s'était produite à l'est et au nord-est de l'Adriatique.

Heureusement, on a plus de chance de pouvoir fixer, approximativement, ces limites à l'aide de quelques toponymes et hydronymes slovènes; les Slovènes ont emprunté à leurs voisins romans aussi quelques noms de lieu et de rivières d'origine latine ou préromane grâce auxquels on peut éclaircir un peu notre problème.

Si les toponymes slovènes, comme p. ex. *Čedad* < *Civitate*, *Videm* < *Utinu*, et l'hydronyme comme *Nadiža* < *Natiso*,<sup>7</sup> sont, à cet égard, d'un intérêt plutôt secondaire, étant situés sur le territoire frioulan même, ceux qu'on constate plus à l'est, sur un territoire qui actuellement n'est plus habité par les Frioulans, sont bien plus importants; c'est ainsi que dans la vallée supérieure de Soča (Isonzo) on rencontre le toponyme slovène *Kobarid*, frioulan *Chavorèd* < *\*capretum*, *\*ca(r)pretum*, *\*cava-*, *\*cavoretum*<sup>8</sup> et, non loin de Kobarid, le nom de lieu *Sužid* < *\*Silicetu*, *\*Saxetu*,<sup>9</sup> dans tous les deux, on peut constater le passage du *-t-* intervocalique à *-d-*; un peu plus au sud, toujours dans la vallée de Soča, le toponyme slovène *Modreja* serait *\*Matreia* romane,<sup>10</sup> montrant le passage de *-tr-* à *-dr-*. Pour l'hydronyme *Čadra*, désignant une petite rivière non loin de Tolmin dans la vallée de Soča, on suppose aussi une origine latine avec *-t-* intervocalique, à savoir soit *cathedra*, frioulan *chadrèe* soit *cataractes*,<sup>11</sup> mais cette étymologie nous paraît un peu douteuse; celle de l'hydronyme *Kreda* désignant un affluent de *Nadiža*, non loin de Kobarid, qu'on trouve aussi comme toponyme *Kreda*, frioulan *Crede*,

<sup>6</sup> Sturm, *ČSJKZ* VII 24 ss.

<sup>7</sup> Id., *ibid.*, 22.

<sup>8</sup> Ramovš, *ČSJKZ* III 60 s; Kelemina, *Slavistična revija* IV 182.

<sup>9</sup> Kelemina, *ibid.*; Kranzmayer, *Ortsnamenbuch von Kärnten*, Klagenfurt 1956, p. 42.

<sup>10</sup> Kranzmayer, *ibid.*

<sup>11</sup> Bezljaj, *Slovenska vodna imena* I, Ljubljana 1957, SAZU, p. 108.

*Crede* < rom. *terra creta* (*cernere*), v. *REW* 1832, peut être acceptée avec moins d'hésitation.<sup>12</sup>

Plus au sud, près de Gorica (Gorizia), le nom de lieu slovène *Solkan*, frioulan *Sâlcan*, peut bien se baser sur \**Silicanum* (cf. 1001 *castrum Sylicanum*, 1136 *Zelcanum*),<sup>13</sup> mais il est sans valeur probante pour notre problème parce que la chute de la voyelle contrefinale peut être plus ancienne que la sonorisation du *-c-* intervocalique.

Si la vallée de Soča, autant que romanisée à l'arrivée des Slaves au VII<sup>e</sup> siècle, paraît avoir connu la sonorisation, il y a, à l'est de ce territoire quelques noms de lieu slovènes d'origine latine dans lesquels on retrouve les occlusives sourdes intervocaliques intactes même de nos jours: *Logatec* (pr. *logátets*), bourgade située à une trentaine de kilomètres SW de Ljubljana (*Emona* romaine), qui, à l'époque romaine, représentait une importante station sur la route *Aquileia—Emona*, se base sur le locatif sing. *Longatici* (de *Longaticum*) latin;<sup>14</sup> ajoutons que *Longaticum* était situé à l'extrémité nord-ouest de l'ancienne province romaine d'Illyrie pour laquelle on a déjà constaté ci-dessus que notre phénomène y était inconnu. Aussi bien le *-t-* que le *-c-* (= *ts*) intervocaliques (au lieu de *-d-* et *-ž-* [= *j*]) ne révèlent plus la prononciation frioulane.

Plus au nord-est encore, sur l'ancienne route romaine *Emona—Celeia*, la station douanière de \**Atrans*, loc. *Atrante*<sup>15</sup> aurait laissé des traces dans le toponyme slovène *Trojane* (à 25 kilomètres NE de Ljubljana), avec le groupe intervocalique *-tr-* inaltéré.<sup>16</sup>

Enfin, situé déjà dans l'ancienne Pannonie, le nom de l'importante station militaire romaine de *Poetovio* est conservé dans le toponyme slovène *Ptuj*, donc, avec le *-t-* conservé.<sup>17</sup>

Par conséquent, à en juger par les noms de lieu cités ci-dessus, ni l'ancienne Illyrie (ici, l'hydronyme slovène *Kolpa*, croate *Kupa* < *Có-lapis*<sup>18</sup> n'a pas de valeur probante pour notre problème, la chute de la

<sup>12</sup> Bezljaj, *ibid.*, 302.

<sup>13</sup> M. Kos, *K postanku slovenske zapadne meje*, Razprave Znanstvenega društva V/VI, 1930, 359 s.; Kelemina, *o. c.*, p. 180.

<sup>14</sup> Ramovš, *RES* III 53; Id., *Kratka zgodovina slovenskega jezika*, Ljubljana 1936, p. 27.

<sup>15</sup> Pauly-Wissowa, *Real-Enzykl.* 2137; Pichler, *Austria Romana* 107, 118.

<sup>16</sup> Ramovš, *Historična gramatika slovenskega jezika* II, 264.

<sup>17</sup> Ramovš, *ibid.*, 180; Skok, *ČSJKZ* III 25; Šturm, *ibid.* VI 73, VII 23.

<sup>18</sup> Colapis, *Colops*, *Culpa* 799, v. Ramovš, *Kratka zgodovina slovenskega jezika*, p. 25; Šturm, *ČSJKZ* VII 23.

pénultième atone ayant pu précéder la sonorisation) ni l'ancienne Pannonie ne paraissent avoir pris part à cette grande innovation phonétique que représentait la sonorisation des occlusives sourdes intervocaliques latines. C'est aussi le cas de l'ancien Noricum: ici, trois toponymes sont intéressants pour notre problème: le toponyme slovène *Beljak*, allemand *Villach*, ville située sur la Drave < celt. \**Biliakom*; le toponyme slovène *Betròv* (dans la vallée de *Zilja*, all. *Gail*) < illyr. \**Vetróna*, et le toponyme allemand *Zettin* (basé sur l'ancien slovène \**Cetynje*) < préroman \**Kaitónia* (cf. indo-eur. *kaito-* forêt);<sup>19</sup> tous les trois montrent les consonnes *-c-*, *-tr-*, *-t-* inaltérées. Le nom de lieu allemand *Federaun* (avec *-dr-*!) pour le slovène *Betròv* est emprunté au nom roman (frioulan) de ce lieu et probablement introduit au XII<sup>e</sup> siècle seulement.<sup>20</sup>

La rareté des toponymes d'origine latine à l'ouest de la ligne *Beljak* (all. *Villach*) — *Rijeka* (it. *Fiume*), ville située sur l'Adriatique dans le golfe de Quarnero, prouve que la romanisation de ces territoires a été plutôt faible, pratiquement limitée à de rares stations importantes des routes romaines; or, vers la fin du VI<sup>e</sup> et au VII<sup>e</sup> siècle, date de l'arrivée des Slaves dans ces régions, notre innovation phonétique, avançant de l'Italie septentrionale vers l'est, n'y avait pas encore pénétré, elle s'était arrêtée, en même temps que la romanisation plus compacte, à la barrière formée par les Alpes de Carnia (*Alpes Carnicae*, appelées ainsi par la tribu celtique de Carni qui avaient soumis à leur autorité les anciens Venètes ou Illyres) au nord, et par la chaîne orientale des Alpes Juliennes (*Alpes Venetes Iuliae*, appelées ainsi par *Forum Iulii* = *Cividale*, slov. *Čedad*) et leurs prolongements montagneux s'étendant vers le sud, à l'est.<sup>21</sup>

Il y a, à l'est de l'Adriatique, encore un territoire où, à l'arrivée des Slaves au VII<sup>e</sup> siècle, la sonorisation des consonnes intervocaliques paraît n'avoir pas encore été accomplie: l'Istrie (*Histria* romaine), conquise par les Romains au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère et latinisée depuis; le parler roman qui s'y développa, l'ancien istriote roman — dont les derniers restes subsistent encore au sud-ouest de la péninsule<sup>22</sup> — représentait une

<sup>19</sup> Kranzmayer, *o. c.*, p. 27 s.

<sup>20</sup> Id., *ibid.*, p. 37.

<sup>21</sup> La vallée de Soča même avait été, aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, faiblement romanisée comme le prouvent les noms géographiques d'origine préromane qui y abondent, v. Bezljaj, *o. c.*, p. 43.

<sup>22</sup> A. Ive, *I dialetti ladino-veneti dell'Istria*, Strasbourg 1900; Deanović, *Avviamento allo studio del dialetto di Rovigno d'Istria*, Zagreb 1954.

transition entre les parlers ladins (frioulans) au nord et l'ancien dalmate au sud; grâce aux recherches récentes, on est enclin aujourd'hui à y voir une langue romane à part, tant ses traits caractéristiques le distinguent du ladin et de l'ancien dalmate.<sup>23</sup> Or, en ce qui regarde notre problème, à l'arrivée des premiers Slaves en Istrie vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle et au cours du siècle suivant, notre innovation phonétique, pénétrant du nord (frioulan) vers l'Istrie, n'avait pas encore affecté les parlers de l'ancien istriote: si, d'un côté, le toponyme slovène *Milje* (it. *Muggia*) < *Mucla*, désignant aujourd'hui une petite bourgade située à 3 kilomètres au sud de Trieste, mais à l'époque de l'arrivée des premiers Slaves désignant un promontoire, v. *REW* 5797,<sup>24</sup> doit se baser sur une forme romane déjà sonorisée \**Mugla*<sup>25</sup> au moment de l'emprunt par les Slaves, de l'autre côté, les noms slovène et croate de la capitale d'Istrie *Koper*, au génitif *Kopra*, croate *Kopar* (it. *Capodistria*) < *Caprae*, *Capris*<sup>26</sup> montre que, au moment de l'arrivée des Slaves, le groupe intervocalique *-pr-* existait encore pour être accepté tel quel par eux; par conséquent, au début du VII<sup>e</sup> siècle, notre innovation avait avancé jusqu'au sud de Trieste, mais n'avait pas encore pénétré dans l'Istrie septentrionale. Deux autres toponymes slaves en Istrie, d'origine romane ou préromane, à savoir *Kršikla* (pr. *crchícla*) < \**Carsic(u)la* et *Pičan* (pr. *pítchane*), au génitif *Pična*, dont la base ne peut être que *Pétena* (avec *-t-* encore inaltéré) ne font que corroborer le fait que, à leur première arrivée en Istrie, les Slaves ont trouvé les consonnes intervocaliques sourdes encore inaltérées.<sup>27</sup>

Par conséquent, les parlers romans autochtones de l'Istrie qui, à cette époque-là, faisait partie de l'empire byzantin, auraient appartenu, comme l'ancien dalmate, à la Romania orientale, et ce n'est que plus tard, après l'arrivée des Slaves, quand l'ancien istriote commence à subir tout d'abord une forte influence du frioulan, suivie de celle de Venise

<sup>23</sup> Deanović, *o. c.*, p. 4; Ascoli, *Archivio glottologico italiano*, I 435; Skok, *Considérations générales sur le plus ancien istro-roman*, dans *Sache, Ort und Wort*, J. Jud zum 60. Geburtstag, 1943, p. 472 ss.

<sup>24</sup> Skok, *ČSJKZ* V 8 ss.

<sup>25</sup> Cf. *Mugla* a. 931, a. 933, etc., Kos, *Gradivo za zgodovino Slovencev* II 239.

<sup>26</sup> Skok, *Considérations...*, p. 477; Šturm, *ČSJKZ* VI 55; Ramovš, *Kratka zgodovina slovenskega jezika*, p. 39; Kos, *Gradivo za zgodovino Slovencev* I 124, 126 s.

<sup>27</sup> Skok, *o. c.*, p. 477; les Romains istriotes, au contraire, connaissent l'ancienne forme avec la sonorisation de *-t-*: *Pédena*.

dont le parler ne tarda pas à submerger le pays,<sup>28</sup> que notre innovation a pu s'établir en Istrie aussi; car, sous leur forme moderne, les parlers istro-romans ne fournissent, à quelques exceptions près,<sup>29</sup> que des exemples avec la sonorisation effectuée, comp. *nadál* < *natalis*, *sída* < *seta*, *féigo* < *ficus*, *fôgo* < *focus*, *zugá* < *iocare*, *áva* < *apis*, *kaví* < *capilli*, *rúda* < *rota*, *munída* < *moneta*, *véida* < *vite*, *vitis*, *ričívi* < *recipere*, *skudiéla* < *scutella*, *rúza* < *rosa*, *savúr* < *sapor-oris*, etc.<sup>30</sup>

### Povzetek

#### Prispevek k problemu sonorizacije latinskih intervokaličnih konzonantov

Sonorizacija latinskih intervokaličnih konzonantov je eden najznačilnejših glasovnih pojavov vulgarne latinščine, ki razdeli Romanijo v dva dela: zahodno Romanijo, ki obsega Iberski polotok, Galijo in vso severno Italijo (tudi z reto-romanskimi govori), kjer je sonorizacija bila povsod izvedena, ter vzhodno Romanijo, zajemajočo Korziko, Sardinijo, srednjo ter južno Italijo in Balkan, ki v tem pogledu ostanejo konservativni (primere glej v francoskem delu članka!).

Medtem ko je meja med severno Italijo (z izvedeno sonorizacijo) ter ostalo (konservativno) Italijo precej točno označena s črto Spezia—Rimini, pa ta meja — kot to še prav pred kratkim omenja tudi Wartburg, *Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume*, Bern 1950, p. 32 — ni točneje znana med severno Italijo in konservativnim Balkanom oziroma vzhodnimi pokrajinami, to je, ne vemo, do kam je ta važna vulgarnolatinska glasovna inovacija, katere začetki segajo v 3., konec pa v 6. stoletje, prodrla iz severne Italije proti vzhodu na ozemlje tedanjih rimskih provinc Illyricum, Pannonia in Noricum.

Na podlagi nekaterih, žal, redkih slovenskih toponimov in hidronimov romanskega ali predromanskega izvora skuša avtor prikazati, da je ta meja potekala prav preko današnjega slovenskega ozemlja: v Posočju dokazujejo imena, kot *Kobarid* < *\*Capretum*, *\*Ca(r)pretum*, *\*Cavaretum*, *Sužid* < *\*Salicetu*, *\*Saxetu*, *Modreja* < *\*Matreia*, morda tudi *Čadra* < *\*Cathedra*, *\*Cataractes* in *Kreda* < *\*(terra)creta*, da so Slovenci ob svojem prihodu v te kraje proti koncu VI. stoletja oziroma kasneje našli sonorizacijo izvedeno; nasprotno pa krajevna imena, kot *Logatec* < *Longatici*, *Trojane* < *\*Atrante* ter *Ptuj* < *Poetobio* ter slično na Koroškem *Beljak* < *\*Biliacum*, *Betròv* < ilir. *\*Vetrona* v Ziljski dolini ter nem. *Zettin* < slov. *Cetinje* < predromansko *\*Kaitônia*, kažejo na ohranjene nezvočne intervokalične konzonante. Redka geografska imena romanskega izvora vzhodno od črte Beljak—Rijeka bi dala sklepati, da je romanizacija na

<sup>28</sup> Deanović, o. c., p. 4.

<sup>29</sup> Skok, o. c., p. 480; comp. p. ex.: *móuto* < *mutus*, *kritá* < *quiritare*, etc. Pour des exemples comme *véita* < *vita*, *litigánto* < *litigante*, *saláta*, v. Deanović, o. c., p. 20.

<sup>30</sup> Deanović, o. c., p. 18 ss.

tem ozemlju bila šibka, tako v Noriku kot Iliriku in Panoniji; močnejša romanizacija in z njo vred tudi naša glasovna inovacija bi se bila torej zaustavila ob Karnijskih Alpah na severu ter pred vzhodnimi obronki Julijskih Alp in njih južnih podaljškov na vzhodu.

Za Istro pa bi krajevna imena *Koper* < *Caprae*, *Capris*, *Kršikla* < \**Carsic(u)la* ter *Pičan* < *Pétena* dokazovala, da so Slovani ob svojem prvem prihodu na to ozemlje tudi naleteli na še ohranjene intervokalične tenues; sonorizacija, ki jo danes najdemo v še ohranjenem staroistrskem romanskem jeziku, je torej kasnejšega datuma.

Podrobneje glej v francoskem delu članka.

## Anton Grad

REMARQUES SUR LA CHRONOLOGIE  
DE LA PALATALISATION DES OCCLUSIVES  
VÉLAIRES *c*, *g* DEVANT *a* EN FRIOULAN

A côté de la palatalisation des occlusives vélaires *c*, *g* devant *e*, *i*, connue à presque toutes les langues romanes et, par conséquent, remontant à l'époque du latin vulgaire,<sup>1</sup> une partie, assez étendue, de la Romania connaît aussi la palatalisation de ces mêmes consonnes devant la voyelle *a*, à savoir le Nord de la France (le picard et le normand exceptés), le Sud-Est de la France (les parlers franco-provençaux) et les parlers rhétoromans; dans ces derniers, la palatalisation a été sujette à certaines conditions<sup>2</sup> et a abouti, souvent, à des résultats différant de ceux de la palatalisation en Gaule. Comp.:

lat.	fr. centr.	fr. est.	Engadine	frioul.
<i>capra</i> >	<i>chèvre</i>	<i>tšoev</i>	<i>k'evra</i>	<i>ciavre</i>
<i>carru</i> >	<i>char</i>	<i>če</i>	<i>k'ar</i>	<i>ciar</i>
<i>caballu</i> >	<i>cheval</i>	<i>tšvo</i>	<i>k'aval'</i>	<i>ciaval</i> ;
<i>gallu</i> >	<i>jal</i>	<i>go</i>	<i>g'al</i>	<i>gial</i>
<i>gallina</i> >	<i>geline</i>	<i>dželin</i>	<i>g'allina</i>	<i>gialine</i>

<sup>1</sup> Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes* I, §§ 405 et 407; Id., *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*<sup>2</sup>, p. 160.

<sup>2</sup> La palatalisation est soit limitée (du moins originairement) à la gutturale se trouvant devant *a* tonique soit effectuée aussi devant *ü*, *oe*; elle embrasse, çà et là, aussi les groupes latins *qua*, *qui*; v. Meyer-Lübke, *Gram.* I, §§ 409, 413, et Gartner, *Handbuch der rätomanischen Sprache und Literatur*, Halle 1910, p. 191 ss.

Tandis que, pour la date de l'origine de cette innovation phonétique dans le Nord de la Gaule, les opinions des romanistes ne diffèrent pas considérablement — Meyer-Lübke p. ex. la met au VII<sup>e</sup> siècle,<sup>3</sup> pendant que E. Richter en attribue l'origine déjà à l'époque avant le VI<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup> — leurs opinions sont assez différentes quant à la date de ce phénomène phonétique dans les parlers rhétiques: sans donner une explication plus détaillée, E. Bourciez considère que notre altération phonétique est en relation avec la palatalisation galloromane;<sup>5</sup> pareillement Bartoli<sup>6</sup> est d'avis que notre innovation a pénétré, au cours de la période précarolingienne, de la Gaule par le col de Furka dans la région de la source du Rhin, mais sans avoir avancé par la vallée vers Dissentis «che... ha un linguaggio più conservativo»; malheureusement, Bartoli ne s'exprime pas comment il imagine l'origine de notre altération dans le canton des Grisons, au Tyrol et au Frioul. Récemment, M. Wartburg aussi a exprimé l'avis que le phénomène de notre palatalisation en Rhétie est en relation directe avec celui de la Gaule septentrionale; selon lui, l'origine de notre innovation serait à chercher, pour le Nord de la Gaule, dans la première moitié du V<sup>e</sup> siècle; de là, elle se serait répandue surtout vers le Sud-Est pour pénétrer, avant que les Alemans se fussent établis au sud du Rhin (au milieu du V<sup>e</sup> siècle, interrompant ainsi les relations directes entre la Gaule et la Rhétie), aussi dans les régions rhétiques.<sup>7</sup> Il va de soi que, pour une date si remontée, M. Wartburg se voit contraint à ne supposer qu'une phase initiale du procès de palatalisation (*k'*, *g'* très légèrement palatalisés), la phase de *tš* ou *ts* n'aurait été atteinte qu'à une date assez postérieure.

Mais toutes ces hypothèses ne trouvent pas l'adhésion de quelques linguistes italiens et suisses. Battisti, p. ex., est d'avis que notre phéno-

<sup>3</sup> Meyer-Lübke, *Historische Grammatik der französischen Sprache*<sup>3</sup> I 133 s; cf. aussi Brunot, *Histoire de la langue française* I 164; Nyrop, *Gram. hist.* I 374; Brunot-Bruneau, *Précis de grammaire historique*<sup>2</sup>, p. 53; Dauzat, *Phonétique et grammaire historique*, p. 43; Bourciez, *Phonétique française*<sup>8</sup>, p. 172.

<sup>4</sup> E. Richter, *Beiträge zur Geschichte der Romanismen; 1. Chronologische Phonetik*, p. 215 ss, Beih. 82 ZRPh, Halle 1934.

<sup>5</sup> Bourciez, *Éléments de linguistique romane*<sup>4</sup>, p. 612: «Cette palatalisation devait au début se trouver en relation avec celle qui s'est produite au Nord et au Sud-Est de la Gaule».

<sup>6</sup> Bartoli, *Miscell. Hortis* II 898, N. 2.

<sup>7</sup> Wartburg, *Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume*, p. 59 (Bern 1950): »Diese Palatalisierung von c, g vor a war die letzte große sprachliche Verschiebung, welche Gallien mit Rätien gemeinsam hat« (o. c., p. 60).

mène s'est produit, indépendamment des influences françaises, tout d'abord dans l'Italie septentrionale d'où il aurait pénétré dans le territoire rhétique, mais ceci seulement au XV<sup>e</sup> siècle dans le canton des Grisons et à une date plus récente encore aux Dolomites.<sup>8</sup> C'est aussi l'avis de Bertoni<sup>9</sup> et de Jud.<sup>10</sup> Tout récemment, M. Schmid a aussi essayé — d'une manière assez convaincante — de s'opposer à la possibilité d'une influence française sur la palatalisation rhétique des vélares *c*, *g* suivies de *a*, prenant parti de l'hypothèse que notre altération phonétique aurait eu son origine dans l'Italie septentrionale d'où elle aurait pénétré dans les idiomes rhétiques; toutefois, au cours de l'évolution ultérieure, la palatalisation se serait perdue dans les dialectes italiens du Nord de l'Italie et ne se serait conservée — comme un *relikt* — que sur ses bords septentrionaux, c'est-à-dire dans les parlers plus conservatifs de la Rhétie, dans les régions montagneuses et isolées du Nord de l'Italie et d'une partie de la Suisse.<sup>11</sup>

Nous ne voulons nullement prendre part, ici, à la discussion concernant ce problème — faute de matériaux nécessaires ceci nous serait aussi impossible — mais nous désirons attirer l'attention des romanistes sur un fait qui sans doute pourrait un peu élucider, d'un autre côté, le problème de la chronologie de notre innovation phonétique en frioulan et par là, indirectement, aussi celui de son origine dans les idiomes rhétiques en général.

Dans la détermination, du moins approximative, de la date de la palatalisation des occlusives vélares *c*, *g* suivies de *a* en frioulan, un rôle important peut être joué sans doute par les mots romans (frioulans) empruntés par les Slovènes, c'est-à-dire cette partie des Slaves méridionaux qui, dans les Balkans, avaient pénétré le plus loin vers l'ouest et étaient

<sup>8</sup> Battisti, *Storia della questione ladina* (1937), p. 44 s, N. 1, 48 ss.

<sup>9</sup> Bertoni, *Nuova Antologia*, 1937, vol. 342, p. 112.

<sup>10</sup> Jud, *Vox Romanica* XI (1950), 272, N. 1.

<sup>11</sup> H. Schmid, *Über Randgebiete und Sprachgrenzen*, dans *la Vox Romanica* XV, N. 2, p. 53 ss. Comp. p. 58 s: »Alles deutet darauf hin, daß Oberitalien bei der Verbreitung dieses Lautwandels eine nicht ganz nebensächliche Rolle gespielt hat und den Randzonen mit bewahrtem *ca*, *ga* auch hier die volle sprachgeographische Bedeutung von Reliktgebieten zukommt. In der Tat löst sich die ganze Frage weit leichter und natürlicher, wenn wir annehmen, die Palatalisierung sei, was die Zentral- und Ostalpen anbelangt, von der Poebene ausgegangen, dort später unterdrückt und wieder rückgängig gemacht worden und heute nur noch in konservativen Randmundarten bewahrt.«

devenus dès la fin du VI<sup>e</sup> siècle voisins directs des habitants romans du Nord-Est de l'Italie (= des Friouliens).

Or, pour notre question, le fait que les premiers mots d'origine frioulane en slovène qui avaient pu être empruntés au cours du VII<sup>e</sup> et des siècles suivants, ont été acceptés avec des vélaires encore intactes (non-palatalisées) ne peut pas être sans importance; si les vélaires c, g devant a avaient déjà été, même très faiblement, palatalisées en frioulan, les Slovènes les auraient substituées avec leurs phonèmes similaires tš, dž ou y (i) comme ils ne manqueront pas de le faire pour les emprunts plus récents (v. ci-bas) et comme ils l'avaient fait, dès leurs premiers contacts avec les Romains, pour les mots empruntés contenant les vélaires c, g devant e, i, déjà palatalisées en latin vulgaire à la date de l'arrivée des Slaves. Comp.:

le toponyme *Civitate* > ancien frioulan *Cividade* (pr. Tšividáde) > slovène *Čedad* (pr. Tšedád); *cepulla* > anc. frioul. \**cebóla* (aujourd'hui *cevole*) > slov. *čebula* (pr. tše'boula) «oignon»; *caelata* (REW 1935) > frioul. \**celade* (vénitien \**celada*, cf. it. *celata*, esp. *celada*) > slov. *čelada*, «casque», etc.<sup>12</sup>

Quant aux mots empruntés, intéressant notre problème, les toponymes slovènes d'origine romane — qui, malheureusement, ne sont pas nombreux — peuvent sans doute être considérés comme les plus anciens, cf.:

rom.-celt. *Carnia* > anc. frioul. \**Karn'a*, frioul. mod. *Čhargne* > slov. *Kranj* (aujourd'hui ville située à 20 kilomètres N de Ljubljana); ce nom de lieu représente un des plus anciens emprunts parce qu'il montre la métathèse slovène des liquides (*tart* > *trat*), accomplie avant la fin du VIII<sup>e</sup> siècle;<sup>13</sup> de même, dans le nom de lieu slovène *Kras* (it. *Carso*, all. *Karst*, «région de plateaux calcaires entre la Carniole et l'Istrie») < *Karsu* < rom. *Carusadius*. La vélaire c est conservée intacte aussi dans le nom de lieu slovène *Kobarid* (petite ville située dans la vallée supérieure de Soča [it. *Isonzo*]) < anc. frioul. \**Kavored*, frioul. mod. *Čhavored* < \**Capretum*, \**Carpretum*, \**Cavoretum*;<sup>14</sup> un autre exemple serait peut-être fourni par le nom de lieu slovène *Solkan* (village situé près de Go-

<sup>12</sup> Šturm, *Riflessi sloveni di consonanti palatali neolatine*, dans *Ce fastu?* VIII, N. 9—10, p. 4 s.

<sup>13</sup> Ramovš, *Kratka zgodovina slovenskega jezika*, Ljubljana 1936, p. 24.

<sup>14</sup> Ramovš, *Časopis za slovenski jezik, književnost in zgodovino* (= ČSJKZ) III 60 s; Kelemina, *Slavistična revija* IV 182.

rica, it. Gorizia) < \*Silicanu, Selcanu.<sup>15</sup> Au contraire, les deux toponymes slovènes d'origine romane, *Koper* (it. *Capodistria*, ville située en Istrie) < *Capra*, *Capris* et *Logatec* (pr. *logátets*, bourgade située à 30 kilomètres SW de Ljubljana) < loc. sing. *Longatici*, de *Longaticum*, sont sans valeur probante pour notre question parce qu'ils ont été empruntés au territoire illyro-roman où notre palatalisation n'a jamais été connue.

Aux noms géographiques avec la vélaire conservée s'ajoutent quelques noms communs, cf.:

*calcia* > anc. frioul. \**kalča* > slov. *hlače* «culotte, pantalon»; le mot a été emprunté avant la fin du VIII<sup>e</sup> siècle comme le prouve la métathèse effectuée;<sup>16</sup> *cathedra* REW 1768 > anc. frioul. \**kadrega* > slov. *kondriega* «chaise», avec un *n* secondaire devant *d*; *caminu* > anc. frioul. *camin*, frioul. mod. *čamin* > slov. (dial.) *kamin* «cheminée»; *castellata* > anc. frioul. *castelada* > slov. (dial.) *koslada*, *kosklada* «grande barrique pour le raisin ou l'eau, avec une grande ouverture au sommet»;<sup>17</sup> *castrone*, de *castrare* REW 1749 > anc. frioul. *castron*, frioul. mod. *častron* > slov. *koštrun* (pr. cochtroune) «mouton»; *furca* > anc. frioul. \**forca*, frioul. mod. *forče* > slov. (dial.) *fuarka* «fourche, branche fourchue»; *galleta* REW 3656 > anc. frioul. *galeda*, frioul. mod. *gialede* > slov. *golida* «seau, baquet», etc.<sup>18</sup>

Tous ces mots empruntés par le slovène au frioulan prouvent que, pour les premiers siècles après l'arrivée des Slovènes dans le voisinage direct des Friouliens, on ne peut pas compter avec la palatalisation des gutturales *c*, *g* devant *a* dans cet idiome roman, pas même avec la phase initiale de la palatalisation (*k'*, *g'*): au cours de cette première époque des contacts avec leurs voisins romans, les Slovènes ont encore entendu l'articulation purement vélaire des deux occlusives pour les accepter telles quelles dans les mots empruntés.

Mais, dès que dans le processus de palatalisation les phases *k'* (ou *t'*) et *g'* (*d'*) eurent été atteintes, le slovène (ou ses dialectes au sud-ouest du territoire slovène) n'ont pas tardé à substituer ce *k'* (*t'*) et *g'* (*d'*) avec leur affriquée palatale *č* (pr. *tš*) et la fricative palatale *y* (= *ɨ*). Comp.:

<sup>15</sup> a. 1001 *castrum Sylicanum*, 1136 *Zelcanum*, cf. M. Kos, *Razprave Znanstvenega društva V/VI* 1930, p. 359 s; Kelemina, *o. c.*, p. 180.

<sup>16</sup> Ramovš, *Kratka zgodovina*, p. 24.

<sup>17</sup> Cf. it. *castellata* »längliches Gefäß und Maß für Trauben oder Wein«, Rigutini-Bulle<sup>7</sup> I 142.

<sup>18</sup> Sturm, *o. c.*, p. 9.

*ad caru* > frioul. *a çhar* > slov. (dial.) *ačar* «volontiers»; *bucca* > frioul. *boçe* > slov. (dial.) *boča* «bouche»; *camoce* REW 1555 > frioul. *çhamozz, çhamorz* > slov. (dial.) *čemurča* «chamois»; *canaba* REW 1566 > frioul. *çhanive* > slov. (dial.) *čaniba* «chambrière»; *candelabru* REW 1579 > frioul. *çhandelir* > slov. (dial.) *čandalir* «chandelier»; \**captia*, de *captiare* REW 1662 (it. *caccia*, fr. *chasse*) > frioul. *çhace* > slov. (dial.) *čač* «chasse»; *cattia*, grec *cyathos* REW 2434 > frioul. *çhazze* > slov. (dial.) *čača* «cuiller à pot, louche», etc.<sup>19</sup>

Dans la palatalisation du *g* devant *a*, le frioulan n'a atteint que la phase *di*<sup>20</sup> et c'est pourquoi la substitution slovène avec la fricative palatale *y* (= *i*) ne surprend point; les exemples, toutefois, en sont rares: *cava*, \**gava* REW 1796 et 1794<sup>21</sup> (it. *cava*) > frioul. *giave* > slov. *java* (pr. *yáva*) «carrière».

Quand le frioulan — et probablement aussi les autres idiomes rhétiques — a-t-il atteint cette phase de palatalisation?

Dans le plus ancien texte rhétoroman,<sup>22</sup> la graphie ne révèle aucune trace de la palatalisation, ce qui, toutefois, ne veut pas dire que, au XII<sup>e</sup> siècle, celle-ci ne se serait pas encore produite — nous savons bien que la graphie est toujours en arrière de la prononciation. Les plus anciens exemples frioulans de nos sons palatalisés notés par la graphie se trouvent dans les textes publiés par Joppi dans l'*Archivio glottologico italiano* IV 188 ss; on y lit les premiers exemples pour l'an 1380: *chianzunetto*, puis pour l'an 1394: *chiandilirs, chialis, chisis*, etc.; après 1400, les exemples en sont de plus en plus nombreux; dans ces textes, *chi(a)* représente le *c* palatalisé tandis que, pour le *c* vélaire, on a la graphie *ch*.<sup>23</sup>

Si, par conséquent, on peut pour notre phénomène phonétique accepter sans aucune hésitation le XIV<sup>e</sup> siècle comme «terminus ad quem», la question se pose où il en faut chercher le «terminus a quo». Vu que la graphie — *c* devant *a* — du premier monument écrit rhétoroman n'a pas de valeur probante, c'est-à-dire il n'est pas nécessaire que *c* devant *a* représente un son encore non-palatalisé, on ne saurait affirmer que le

<sup>19</sup> Šturm, *o. c.*, p. 8.

<sup>20</sup> Gartner, *o. c.*, p. 191, s-z.

<sup>21</sup> Pour le passage *c* > *g*, v. Meyer-Lübke, *Italienische Grammatik*, p. 96; Id., *Gramm. des langues romanes* I, § 427.

<sup>22</sup> v. Gartner, *o. c.*, p. 274 ss.

<sup>23</sup> Schmid, *o. c.*, p. 61, N. 1.

début de notre altération phonétique soit à chercher au XII<sup>e</sup> siècle au plus tôt. Et ce sont encore les mots d'origine frioulane empruntés par le slovène qui peuvent nous aider à fixer, approximativement, le point de départ de notre phénomène.

Le changement d'articulation (la palatalisation), subi par les occlusives vélares *c*, *g*, devant *a* en position forte, c'est-à-dire au commencement du mot et après les consonnes, a sans doute en même temps affecté ces deux consonnes aussi en position faible, c'est-à-dire entre deux voyelles. Il va de soi que le résultat final *y* est différent: *-ga-* primaire et secondaire (= *-ga-* < lat. *-ca-* après la sonorisation du *c* intervocalique) aboutissent en frioulan — comme en français<sup>24</sup> — à la fricative palatale *y* qui, au cours du développement postérieur, peut être complètement assimilée aux voyelles environnantes<sup>25</sup>: *plaga* > frioul. *plae*, *castigare* > *ciastiâ*, *pacare* > *pagare* > *pajâ*, *precare* > *pregare* > *preâ*, etc.

Mais, parmi les mots de ce groupe, empruntés au frioulan par le slovène, rares sont ceux qui montrent le passage de *-g-* à *-i(y)-* effectué, comme p. ex.: *striga* REW 8308 > frioul. *strije* > slov. *štrija* (pr. *štrija*), à côté de *striga* «sorcière»; *obligare* > frioul. *oblejâ*, *obleâ* > slov. (dial.) *oblejá(t)* «obliger»; *jocare* > frioul. *zujâ* > slov. (dial.) *žujât* «jouer». La plupart de ces mots présentent la vélaire intervocalique *g* encore conservée telle quelle; ces mots-là, par conséquent, ont été empruntés à une époque où l'occlusive vélaire intervocalique *g* — et parallèlement avec elle aussi les vélares *c*, *g* en position forte — n'avait pas encore subi des changements d'articulation, c'est-à-dire sans doute avant le XIV<sup>e</sup> siècle:

*focacea* REW 3396 > anc. frioul. *\*fogacia*, frioul. mod. *fujace*, it. *focaccia* > slov. *pogača* «fouace, gâteau, galette»; *decanus* > anc. frioul. *degan*, frioul. mod. *dean* > slov. *degan* «doyen»; *\*ponticana* (*ponticus* REW 6651) > anc. frioul. *\*pantegana*, frioul. mod. *pantiane*, vénitien *pantegana* > slov. *podgana* (de *\*patəgana*, avec l'assimilation *t'g* en *dg*) «rat», etc.<sup>26</sup>

Parmi ces exemples — comme l'a déjà expliqué Šturm<sup>27</sup> — un rôle important dans la détermination du terminus a quo de notre phénomène

<sup>24</sup> Cf. *plaga* > *plaie*, *castigat* > *chastie*, *châtie*, *pacare* > *payer*, etc.; v. Meyer-Lübke, *Hist. Gramm. der franz. Sprache*<sup>9</sup> I, §§ 159, 189; Bourciez, *Phonétique française*<sup>8</sup>, p. 177.

<sup>25</sup> Meyer-Lübke, *Gramm. des langues romanes* I 438; Gartner, *o. c.*, p. 191; G. Marchetti, *Grammatica friulana*, Udine 1952, p. 67.

<sup>26</sup> Šturm, *o. c.*, p. 11.

<sup>27</sup> *Vulg.-lat. fruga*, dans la *ZRPh* LI 114 ss.

appartient au mot slovène *fruga*, *früga* «produits des champs» < anc. frioul. \**fruga* < lat. vulg. *fruga*, d'après *fructa*, pour lequel deux faits prouvent qu'il a été emprunté relativement tard: d'abord le son initial *f* conservé qui, dans les emprunts plus anciens, avait été substitué par l'occlusive homorganique *p*,<sup>28</sup> ensuite le son latin *ū* conservé qui, dans les emprunts plus anciens, passe — comme *ō* latin — par *y* à *i* en slovène.<sup>29</sup> Or, en slovène, le passage de *ū* (*ō*) > *y* > *i* a été accompli au début du XI<sup>e</sup> siècle,<sup>30</sup> ce qui veut dire que le mot *fruga*, avec la voyelle *ū* conservée, n'a pas pu être emprunté avant le XI<sup>e</sup> siècle; et comme le mot a été accepté aussi avec l'occlusive vélaire *g* intervocalique encore conservée, ceci nous fournit aussi le terminus a quo de la palatalisation du *g* intervocalique et, indirectement, aussi de la palatalisation des *c*, *g* devant *a* en position forte en frioulan.

Ce serait donc pour la période s'étendant entre le XI<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle qu'on pourrait fixer la date de la palatalisation des occlusives vélares *c*, *g* devant *a* en frioulan; ceci s'accorderait parfaitement avec l'hypothèse de M. Schmid sur la même palatalisation en vénitien accomplie environ 1300<sup>31</sup> et, plus à l'ouest, avec celle de Battisti sur le même phénomène phonétique en lombard où il se serait produit au XII<sup>e</sup> ou au XIII<sup>e</sup> siècle;<sup>32</sup> et tout cela ne parle pas en faveur de l'hypothèse d'une date très remontée (V<sup>e</sup> siècle) de cette altération en rhétoroman ni de sa dépendance du même changement dans le Nord et le Sud-Est de la Gaule.<sup>33</sup>

<sup>28</sup> Ramovš, *Historična gramatika slovenskega jezika* (Grammaire historique de la langue slovène) II 162. Cf. *focacea* > slov. *pogača*, lat. *frixoria* REW 3524 > frioul. *farsorie* > slov. *prosora* «poêle, casserole».

<sup>29</sup> Cf. le toponyme *Glemona* > frioul. *Glemone*, it. *Gemona* > slov. *Gumin*; lat. *murum* > slov. *myr*, aujourd'hui *mir*, dans les noms de lieu *Mirje*, *Mirišče*; v. Ramovš, *Kratka zgodovina*, p. 36; Id., *Slavia* I 27 ss; Id., *RES* III 48 ss; Skok, *ČSJKZ* III 25; Vondrák, *Vgl. Gramm. d. slav. Spr.* I<sup>2</sup> 151, *Aksl. Gramm.*<sup>2</sup> 80 s; Meillet, *Slave Commun* 48, 51; Bartoli, *Jagić Festschr.* 42, 45.

<sup>30</sup> Ramovš, *Kratka zgodovina*, p. 38; Id., *Slavia* I 52 s; v. aussi *Arch. f. Slav. Phil.* IV 406.

<sup>31</sup> Schmid, *o. c.*, p. 55; cf. la graphie *chian*, *chani* «cane, cani» chez Fra Paolino, Ascoli, *Arch. glott. it.* I 463 s.

<sup>32</sup> Battisti, *Popoli e lingue* 73 s, 162 s, *Questione ladina* 50 s, N. 1.

<sup>33</sup> Cf. aussi Meyer-Lübke, *Gramm. d. l. rom.* I 360: «La palatalisation se distingue ici (sc. en rhétique) du français en ce qu'elle est liée à l'accent et que, de même qu'en normand, elle atteint aussi le *k* devant *ie* roman (= *u*, *ü*, *o*, *üe*) et le *k* roman. Elle est donc de date récente.»

## Povzetek

*Pripombe h kronologiji palatalizacije latinskih velarov c, g pred a v furlanščini*

Razen skoraj vse severne ter južnovzhodne Francije poznajo palatalizacijo velarnih zapornikov *c g* pred *a* tudi retoromanski govori. Medtem ko so glede starosti te glasovne inovacije v Franciji mnenja romanistov še precej enotna — stavljajo jo v dobo od 5. do 7. stoletja — pa se njih naziranja močno razlikujejo glede nastanka istega pojava v retoromanščini: nekateri, med njimi nedavno tudi Wartburg (*Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume*, Bern 1950, p. 56 ss) mislijo, da je naša glasovna sprememba na tem ozemlju nastala pod vplivom in v neposredni zvezi s francosko palatalizacijo, drugi pa jo smatrajo za mnogo — skoraj tisoč let! — mlajšo, kot je prav pred kratkim o tem obširneje pisal H. Schmid (*Über Randgebiete und Sprachgrenzen*, v *Vox Romanica* XV, N. 2, p. 53 ss), ki se tudi sam izreka za mnogo kasnejši nastop našega pojava v Reciji kot v Galiji. Po njegovem mnenju je treba iskati začetek te važne glasovne spremembe — in to popolnoma neodvisno od kakršnih koli francoskih vplivov — v severnih italijanskih narečjih, od koder naj bi se bila razširila tudi proti severu, na ozemlje retoromanskih govorov, ter tu, na obrobju Romanije — v izoliranih gorskih predelih — ostala (kot relikten pojav) vse do danes, medtem ko je v severnih italijanskih narečjih samih bila pozneje zopet opuščena. Ves proces palatalizacije pa naj bi se bil v severni Italiji — tudi po mnenju nekaterih drugih romanistov — izvršil nekako v 12. ali 13. stoletju.

Za določitev vsaj približne starosti te palatalizacije v furlanščini so nedvomno — kot je to prvi ugotovil že Fr. Sturm — velike važnosti tudi furlanske izposojenke v slovenščini. Najstarejše le-teh pa z ohranjenimi velari lepo dokazujejo, da vsaj v prvih stoletjih slovenskih stikov s Furlani naš pojav v tem romanskem govoru še ni bil poznan, šele kasnejše izposojenke kažejo palatalizirane reflekse za velara *c g* pred *a*. Za določitev terminusa a quo te palatalizacije v furlanščini je posebno velike važnosti slovenska izposojenka *fruga*, *früga* »poljski pridelki« (starofurl. \**fruga*, vlg. lat. *fruga*, po *fructa*, gl. Sturm, *Vulg.-lat. fruga*, v ZRPh LI 114 ss), ki s svojim ohranjenim *u* (*ü*) — le-ta v starejših izposojenkah preide v *y* > *i* — dokazuje, da ni bila sprejeta v slovenščino pred 11. stoletjem, a s svojim ohranjenim *-g-*, da je takrat veljal še velarni izgovor konzonanta *g* pred *a* v furlanščini.

Na drugi strani pa furlanski teksti iz druge polovice 14. stoletja že točno razlikujejo v pisavi med velarnim *k* (pišejo ga *ch*) ter palataliziranim (pisava *chi*), zaradi česar bi torej 14. stoletje predstavljalo terminus ad quem naše glasovne spremembe.

Sodeč torej po furlanskih izposojenkah v slovenščini bi mogli računati s palatalizacijo latinskih velarnih zapornikov *c g* pred *a* nekako v dobi med 11. in 14. stoletjem; to pa bi se prav lepo skladalo z mnenjem tistih romanistov, ki trdijo, da je ta palatalizacija v retoromanščini ter v severnih italijanskih narečjih razmeroma mlad pojav, ki nikakor ne sega v 5. ali 6. stoletje (v beneščini n. pr. izvršen okrog 1300, v lombardščini v 12. ali 13. stoletju) in nima nič skupnega s podobno, mnogo zgodnejšo palatalizacijo v Galiji.

Bojan Čop

BEITRÄGE ZUR INDOGERMANISCHEN  
WORTFORSCHUNG IV

12. Npers. *umēd*, *ōmēd*

›Hoffnung‹, pahl. *umēt* bzw. *ōmēt* soll nach Horn, *Grdr. d. npers. Etym.* 26 aus *ava* (Präp.) und dem Verbum *may-* ›einsenken‹ zusammengesetzt sein, was leider aus bedeutungsgeschichtlichen Gründen unannehmbar ist. Hübschmann, *Pers. St.* 17 f. erklärt das Wort für vollkommen dunkel.

Die uriran. Form *\*ava-maiti-* (Hübschmann) kann nicht auf eine Zusammensetzung mit *\*mṇ-ti-* ›Denken, Gedanke‹ = ai. *mati-š*, aw. *-maitiš* zurückgehen, da eine *i*-Epenthese hier völlig unmöglich wäre. Man muß *\*-mai-ti-* analysieren, es ergibt sich also eine Wurzel *\*mai-*, idg. entweder *mei-* — dann Vollstufe in dem *ti*-Abstraktum wie in ai. *man-ti-* ›Denken‹, got. *ana-minds* ›Verdacht‹ — oder eventuell *\*mēi-*.

Die ›Hoffnung‹ wird zwar größtenteils als eine Art ›Wünschen‹ aufgefaßt, es gibt jedoch auch Fälle, wo sie als eine Art des logischen Denkens, Sinnens gilt; man muß entweder auf ›Willen, Wünschen, Verlangen‹ oder auf ›feste Überzeugung‹ zurückgreifen. Die Antwort aber auf die Frage, welcher von den genannten Ausgangspunkten in unserem Fall gewählt werden soll, können wir schuldig bleiben, denn es bietet sich zum Vergleich eine nordwestindogermanische Wortsippe, deren Bedeutungen beiden oben angegebenen Entwicklungsmöglichkeiten gleichzeitig genügt. Das ist idg. *\*mei-no-* ›Meinung, Absicht‹ (Pokorny, *Idg. EW* 714), bezeugt in air. *mīan* ›Wunsch, Verlangen‹, kymr. *mwyn* ›Genuß‹, er *mwyn* ›um — willen‹; ahd. *meina* ›Sinn, Meinung, Absicht‹, ags. *mān* ›Meinung, Erwähnung, Klage‹ (*\*moi-nā*), ahd. *meinen* ›meinen, sagen‹, ags. *māēnan* ds. und ›klagen‹, sl. *měňjo*, *měňiti* ›meine, gedenke, erwähne‹, ksl. *po-měňz* ›Gedächtnis‹ usw. (Berneker, *Sl. EW* II 49 mit Weiterem). Man sieht, daß die keltischen Wörter zum ersten Ausgangspunkt, die übrigen zum zweiten stimmen.

Das *ava-* in uriran. *\*ava-maiti-* ist mit dem *u-* in sl. *u-pzvati* ›hoffen‹ ganz parallel, denn auch die slavische Sippe fußt auf einer Wurzel mit ähnlicher Urbedeutung, *\*peu-* ›forschen, denken‹ (lat. *putō*, sl. *pytati*

»scrutari«, s. Rozwadowski, *Roczn. Sl.* 2, 101 ff., außerdem Pokorny, a. O. 827, der aber sl. *upovati* unerwähnt gelassen hat).

Streiten kann man noch über die Frage, ob die idg. Wurzel \**mei-* mit schwerem Vokalismus anzusetzen ist.<sup>1</sup>

### 15. Idg. \**q<sup>w</sup>lep-* »(er)greifen, (um)fassen«

kann in folgenden Wörtern festgestellt werden:

1. In aw. Präs. *aibi xrapaiti* »angelegen sein, Anliegen, Sehnen, Hoffen bilden« (Person in Abl.)<sup>2</sup> in *Y.* 40, 1: *āhū at paitī adāhū mazdā ahurā mazdāmčā būiričā kərəšvā rāitī tōi xrapaitī ahmat hyat aibī hyat mīzdəm mavaiḫim ...* »bei diesen Heimzahlungen jetzt, o Mazda Ahura, gedenk dessen und erfülle es, was unser Anliegen bildet, durch deine Gewährung des Lohns, den ...« nach Bartholomae, *Airan. Wb.* 557, der gr. *πρέπω* vergleicht, das aber bekanntlich besser zu arm. *erevim* »werde sichtbar, erscheine«, air. *richt* »Form, Gestalt«, ahd. *furben* »reinigen, putzen, fegen« gestellt wird, s. Pokorny, *Idg. EW* 845.

2. In der tocharischen Wortsippe: Präs. Med. A *kulypatär*, *kuly-paträ* »verlangt« mit Verbaladj. *kulypal* = B *kulypelle*, *kwälypelle*, B Abstr. I *kwälypeli* »das Verlangen«, A Adj. *kulypam* »verlangend«, s. Schulze-Sieg-Siegling, *Toch. Gr.* 433; Krause, *Westtoch. Gr.* 40, 237; Poucha, *Instit. l. Toch.* I 81. Die Verbindung mit sl. *želēti* »wünschen«, gr. *ἐθέλω* (Poucha) ist formell wenig ergiebig, da ja fürs Tocharische eine Erweiterung durch das Verbalsuffix *-p-* zu vermuten wäre, was angesichts der Seltenheit dieses Suffixes in den historischen Zeiten (gr. *ἐλ-π-ω* : lat. *vel-le*) abzuweisen ist.

Das tocharische Verbum gehört in die Präsensklasse III, s. Krause, a. O. 66; Pedersen, *Tocharisch* 163; man wird also auf ein uridg. thematisches Präsens schließen dürfen, wodurch flexionell toch. *kulyp-* = aw. *xrapa-*. Im Inneren unserer Wurzel *kulyp-* gibt es erweichtes *-ly-*, das nur dann zustande kommen konnte, wenn einst ein *-e-* folgte; da das toch. A *-a-* = B *-e-* auf idg. \**-o-* schließen läßt,<sup>3</sup> kann man die Erweichung

<sup>1</sup> Slov. *měnitī* ist jedoch eine zu schwache Stütze für den Ansatz eines urslav. Akuts in der 1. Silbe. Klr. (*po-*)*m'injty* scheint dagegen zu sprechen.

<sup>2</sup> Die etwas seltsame Konstruktion des awestischen Verbums wird sich am besten aus dem unpersönlichen Gebrauch von *aibi xrapaiti* erklären: »es greift von uns aus nach etwas«.

<sup>3</sup> Diese Klasse zeichnet sich dadurch aus, daß der Wechsel \**-e/-o-* durchaus durch das alleinherrschende \**-o-* ersetzt wurde, vgl. Krause a. a. O.; Pedersen

des wurzelinlautenden *-l-* keineswegs der Wirkung des thematischen Vokals zuschreiben. Es folgt daraus, daß der erweichende Faktor einst zwischen *l* und *p* der Wurzel lag, m. a. W., unsere Wurzel hatte einst die Form *\*k<sup>w</sup>lep-* gehabt;<sup>4</sup> durch die innertocharische Regelung des Akzentes geriet der Wurzelvokal in die unbetonte Lage, was zum Schwund führte; dabei entwickelte sich vor dem *-ly-* ein Sproßvokal, der wegen des labialen Charakters des vorhergehenden *\*k<sup>w</sup>- u-*Färbung annehmen mußte.<sup>5</sup> Der letztgenannte Prozeß ist demnach der einzige Beweis dafür, daß die idg. Wurzel mit Labiovelar anlautete.

Man erkennt aus dem Gesagten, daß das tocharische Verbum *kulyp-* aus idg. *\*q<sup>w</sup>lep-e/o-* entstanden ist, daß es somit Laut für Laut mit aw. *xrapa-* identisch ist. Nur ist die Syntax beim awestischen Verbum völlig verschieden von derjenigen des tocharischen; sie wird sich vielleicht aus dem hier unten Gesagten erklären lassen.<sup>2</sup>

3. Es ist nämlich nicht zu verkennen, daß der Begriff »verlangen, sich nach etwas sehnen« häufig aus dem konkreten »die Hand nach etwas ausstrecken, nach etwas greifen« entsteht: so hat Fraenkel, *KZ* 63, 103 lit. *gobùs* »begierig« mit wuss. *habac* »nehmen, berühren« erklärt, lett. *gribēt* »wollen, wünschen, verlangen«, *griba* »Willen« ähnlich dem lit. *griēbti* »greifen nach, ergreifen« gegenübergestellt. Fassen wir unsere zwei Sippen auf dieselbe Weise auf, so kommen wir zur idg. Wurzel *\*klēp-* »mit den Armen und im Schoß zusammenhalten« (?; Pokorny, *Idg. EW* 604), die in mhd. *lāfter* »Klafter« und in lett. *klēpis* »Schoß, Schoßvoll«, *pie-klēpt* »anschließen«, lit. *klēbỹs* »Schoß«, auch »Armweite, Klafter«, *klēbti* »in den Schoß nehmen« (Mühlenbach-Endzelin, *Lett. Wb.* II 224, III 257). Diese Gruppe weist langen Wurzelvokalismus auf, der wohl der sinnverwandten Wurzel *\*glēbh-* in ahd. *klāftra* »Klafter«, lit.

a. a. O. Man kann also vom Themavokal keine palatalisierende Wirkung erwarten.

<sup>4</sup> Man wird etwa an die Entwicklungsreihe *\*q<sup>w</sup>lépo- > \*q<sup>w</sup>lepó- > \*q<sup>w</sup>lápé- > k<sup>w</sup>lp-* denken. Zur Palatalisierung im Tocharischen Pedersen, *Tocharisch* 235 ff. und *Z. toch. Sprachgesch.* 7 ff. — Zum Reduktionstypus, der z. T. auch in die akzentuierten Silben Eintritt gefunden hat, vgl. idg. *\*k<sup>w</sup>leuōs* »Ruhm«, das zuerst in längeren Wortformen über *\*klēw-* zu *\*kl(ə)w-* führte, weiter aber noch zu einem *kəlyw-* fortgeschritten ist, A *kəlywāts* neben *klyu* usw., Pedersen, *Toch.* 225; vgl. auch B *karyor* »Kauf«, A *kuryar* aus *\*q<sup>w</sup>rii-* nach Pedersen a. O. 225 und 234; im A zeigt sich noch der Überrest des einst vorhandenen labialen Teils des *\*q<sup>w</sup>-*.

<sup>5</sup> Dazu vgl. Pedersen a. O. 234 und das in der Anm. 4 erwähnte B *karyor* = A *kuryar*.

*glëbti* »mit den Armen umfassen« entnommen worden ist, da ja diese Sippe auch sonst auf obiges \**klëp-* gewirkt hat: lit. *klëb-* verdankt sein *-b-* (statt *-p-*) gerade dieser Wirkung. Wenn wir aus dem lett. *pìe-klëp-t* und lit. *klëb-ti* ein Verbum erschließen, so hat es — nach der nötigen Revision des Vokalismus — etwa \**klepe-*, event. \**klepje-* gelautet, hat somit völlige Identität oder mindestens eine starke Ähnlichkeit mit dem aus dem Tocharischen und Awestischen zu erschließenden Präsens \**q<sup>w</sup>lepe-* aufzuweisen. Man wird also \**klëp-* in Pokornys *Idg. EW* durch \**q<sup>w</sup>lep-* ersetzen müssen.

Die balt.-germ. Sippe bezeugt die vorauszusetzende konkrete Bedeutung, etwa »die Hände nach etwas strecken, mit den Händen ergreifen«.

4. Noch häufiger kann man den Übergang von »greifen, fassen« zu »im Geiste fassen, erfassen, begreifen, verstehen« beobachten, vgl. d. *greifen* — *begreifen*, *fassen* — *auffassen*, frz. *prendre* — *comprendre*, ital. *capire* in beiden Bed., dazu viele sl. Zusammensetzungen mit *-jëti*. Da unser \**q<sup>w</sup>lep-* ursprünglich die konkrete Bedeutung »(er)greifen, fassen« hatte, kann man somit auch eine Entwicklung zur eben erwähnten abstrakten Bedeutung vermuten. Tatsächlich bietet das Kleinrussische die Sippe: *čoupú*, *čouptý* »begrreifen, verstehen«, *čoup'ity* »einreden, beweisen«, *roz-čouptý*, *-čóupaty* »begrreifen, erraten«, die Berneker, *Sl. EW* I 167 zu ai. *kálpatë* »wird geordnet« stellt, begrifflich wenig einleuchtend. *čoupú* usw. ist aus ursl. \**čalpó*, \**čol(p)ti* entstanden, dies aus idg. \**q<sup>w</sup>lpéló-*.

Das Uridg. besaß demnach zwei thematische Präsensia: eins mit Vollstufe in der Wurzel und imperfektivem Sinn, \**q<sup>w</sup>lépō* »greife nach, suche etwas zu erlangen«; und eines mit Schwundstufe und terminativem \**q<sup>w</sup>lpō'* »erfasse = verstehe«.

#### 14. Idg. \**Hat-* »schlagen, hauen, stechen«

Diese Wurzel wird in folgenden Wörtern nachgewiesen:

A. In einer bunt verzweigten hethitischen Wortsippe, deren einzelne Glieder sind:

1. das Verbum *hatta-* »hauen, (ab)schneiden, (nieder)schlagen; Loch machen«: *KUB* IX 31 III 61 *n-aš tagān hattanzi* »sie schlagen sie zu Boden«; Objekte können sein: Brot (also »durchhauen, durchschneiden«), Opfertiere (»hauen, schneiden«, mit Axt oder Messer), Körperteile (*2BoTU* 10 β 9 f. usw. »abhauen, abschneiden«). Vgl. Sommer, *Die heth.-akkad. Bil.* 99 f. und Friedrich, *Heth. Wb.* 64. Neuerdings hat Goetze, *JAOS* 74, 189 (mir bekannt aus Friedrich, *Heth. Wb.*, 1. *Ergänzh.* 5) die Bedeutung »hauen« gelegnet, nach ihm

bedeute das Verbum nur »aufschlitzen«. Es scheint mir, daß doch der Bedeutungsumfang von *hatta-* etwas weiter war, s. unten.

Die Flexion des Verbuns weist folgende Formen auf: Präs. Sg. 1. Med. *hadda-hhari*, 3. Akt. *haddai*, *hattai*, 3. Med. *hatta*, Pl. 3. Akt. *hatta-nzi*, *hadda-nzi*, 3. Med. *hatta-nta*, Imper. Pl. 3. Med. *hatta-ndaru*, Part. *hatta-nt-*, Dur. *hatta-nnāi-*. Nach Friedrich a. a. O. soll es zur Klasse I 3 gehören, d. h. zu den Verba auf *-āi-* aus idg. *\*-ā-je-*.<sup>6</sup> Wie man aus den angeführten Formen sieht, paßt viel eher die Klasse II 2 c, wie *šarra-* »trennen«, *harra-* »zerstoßen«; unten wird man sehen, daß dies auch vom Standpunkt der Etymologie das Beste ist.

2. Vom Verbum *hatta-* kommt das Substantivum *hatt-eššar* »Loch, Grube, Höhle«, nach Sommer a. a. O. direkt an die Bedeutung »ein Loch in die Erde machen« anzuknüpfen; man wird unten noch eine Bedeutungsparallele zu »hauen, schlagen — Loch machen« in der verwandten Sippe, die von *\*Hant-* ausgegangen ist, finden; hier erwähne ich: lit. *kapóti* »hauen, hacken« — sl. *kopati* »graben«; ai. *rujáti* »zerbricht«, ags. *tō-lūcan* »zerstören« — nhd. *Loch*, *Lücke*; lat. *rumpō*, ags. *rēofan* »brechen, zerreißen« — serb. *rūpa* »Loch, Grube«.

3. Zum Verbum *hatta-* gehört weiter das Substantivum *hatta-lla-* (comm.) »Keule« vgl. Friedrich a. a. O.; in *KUB XXVI 25 II 12* steht der Instr. *ha-at-talli-it*, vor ihm steht der Glossenkeil, was das Wort auch für die luwische Dialektgruppe bezeugt: das ist wichtig, weil wir sogleich eine Ableitung davon besprechen werden, die im Hieroglyphischen gut vertreten ist.

*hatta-lla-* enthält das Suffix *-(a)lla-*, *-(a)la-*, das unter anderem auch Nomina agentis bildet, so *taryešk-ala-* »Tänzer« von *taryešk-* »tanzen?«; wie aber im Griech. *-της* nicht nur handelnde Personen, sondern auch als Personen gedachte Nomina Instrumenti bildet, z. B. in *κατήκη* »Mischkessel«, so kann unser *-(a)ll(a)-* auch zur Bildung von Gerätenamen u. a. dienen.<sup>7</sup>

URUDU *ard-ala-* »Säge?« von (*arha*)*ardu-* »(ab)sägen«; zur unklaren Bedeutung s. Friedrich, *Heth. Wb.* 35 und 1. *Ergänzh.* 2;

*hejaṣa-lla-* »Regenrinne« von *hēuāi-* »regnen« (Alp, *JfKIF* 1, 151, Anm. 98).

Unser *hatta-lla-* wird also »das Werkzeug zum Schlagen« bedeutet haben; es lehrt uns, daß das Grundverbum ein ziemlich weiten Anwendungsbereich besaß. Vgl. sl. *kyjъ* »Keule« von *kopati* »\*schlagen, \*hauen« > »schmieden«.

4. Das eben behandelte Nomen instrumenti hat eine verbale Ableitung mit Suffix *-ija-* geliefert: sie ist sehr wichtig, da sie sich in der identischen Form auch im Hieroglyphischen findet: hier kommt das Verbum *hatalia-* vor als Entsprechung des phön. 'n »unterwerfen«, und zwar in den präeritalen Formen *ha-ta-li-ha* (*há-ta-li-há* usw. und [*há*]-*ta-li-a-há*) und *há-ta-la-a-ta*; Laroche, *RHA* 13/57, 83 übersetzt »abattre«. Nun wird nach von Brandenstein, *Bildbeschr.* 39, Anm. 1 und nach Laroche a. O. 84 aus dem Hethitischen hierher zu stellen sein das vorher anders<sup>8</sup> gedeutete *HAT/PA-tal-li-ja-an-du* aus *KBo* VI 34 I 24:

<sup>6</sup> In seinem *Heth. Elem.* II 86 hat er doch an die Klasse II 2 c/d gedacht.

<sup>7</sup> Vgl. Friedrich, *Heth. Elem.* I 13, § 51 c; Laroche, *Onomastique* 130 f. usw.

<sup>8</sup> Friedrich, *Heth. Wb.* 166 (nach *ZA NF* 1, 174) schwankte zwischen *patal-ija-* und *hattallija-* und übersetzte das erstere »(unten = *katta*) an den Füßen fesseln?«.

*nuš kattan* GIR<sup>meš</sup>.SUNU *katta hattalliandu* »en bas qu'il brise (abatte, écrase) leurs pieds«; das Vorkommen von *hatalia-* in den hieroglyphischen Texten entscheidet nun zugunsten der Lesung *hattalliia-*.

Da dies Verbum von *hattalla-* abgeleitet ist (Laroche a. a. O., der auch weiter an *hatta-* Nr. 1 anknüpft), wird es urspr. »mit der Keule niederschlagen« (Friedrich, *Heth. Wb.* 65) bedeutet haben; es stellt eine viel konkretere Wendung dar als seine Entsprechung im phön. Text ('n).

5. An das Verbum *hatta-*, jedoch in einer weiteren Bedeutung »stechen«, die vielleicht auch dem Sinne »ein Loch in die Erde machen« (vgl. sl. *bodq* »steche« — lat. *fodiō*) zugrunde zu legen ist, oben Nr. 2, knüpfte ich noch eine recht interessante Pflanzenbenennung, deren wahrer Charakter bisher nicht beachtet worden ist: <sup>G18</sup>*ha-at-tal-ki-eš-na-aš* oder *ha-tal-kiš-na-aš* usw. (Nom. und Gen. Sg.; usw., Goetze-Sturtevant, *Tunn.* 91 und Friedrich, *Heth. Wb.* 65); die Bedeutung soll nach Otten bei Friedrich a. a. O. und 340 »Weißdorn« sein; die Pflanze ist »dornig, stehend«, in *hatt-* wird man also die diesbezügliche nähere Bestimmung sehen dürfen; im übriggebliebenen Teil des Wortkörpers wird man dann das zu bestimmende Glied des Kompositums sehen; *-alkišna-* erinnert nun auffallend an das Wort (<sup>G18</sup>)*alkišta(n)-* (Nom. Sg. *alkišta-š*, Akk. *alkištan-an*, Akk. Pl. *alkištan-uš*, demnach ein alter *n*-Stamm),<sup>9</sup> wofür die Bedeutung »Ast, Zweig« vermutet wird, s. Friedrich, *Heth. Wb.* 19. Diese Bedeutung paßt nun vorzüglich zum »Weißdorn«; die Pflanze wird einfach nach den stehenden Ästen benannt.

Die Form des Schlußgliedes ist *-alkišna-*, sie weist die in den jüngeren Kompositis gewöhnliche Überführung des konsonantischen Grundstammes (hier \**alkištan-*) in die thematische Flexion, genau so wie gr. *ἄνομα* zu *-ωνυμο-* (*ῥώνυμο-ς* usw.) wird; wie im griechischen Beispiel steht auch in *-alkišna-* das *n*-Suffix des Grundwortes in der Schwundstufe, aus \**-štn-* mußte dabei notwendigerweise *-šn-* entstehen: in den Dreikonsonantengruppen wird gewöhnlich der mittlere Konsonant ausgedrängt.<sup>10, 11</sup>

Was aber die Klassifizierung dieses Kompositums betrifft, so sind wir nur aufs Raten angewiesen; es gibt mehrere Möglichkeiten: das Vorderglied war ein Nomen, \**hatta-* »Stachel, Dorn« (oder eventuell \**hattala-*, \**hattalla-* in

<sup>9</sup> So nach Pedersen, *Hittitisch* 42 die nicht mehr ganz durchsichtige Flexion aufzufassen.

<sup>10</sup> Es kommt vor z. B. *harzi* »hat« gegen Pl. *hark-anzi*; weiteres Pedersen, *Murš. Sprachl.* 50 und zu *tarna-* Pedersen, *Hittitisch* 123.

<sup>11</sup> Zu *hattalkešna-* zuletzt Kammenhuber, *Mitt. Inst. Or.* 2, 441, Anm. 100; ebda. 5, 358, Anm. 31; vor allem bereitet *ha-tal-ki-iš* (KUB XII 44 II 5) Schwierigkeiten, denn es kann weder einen *i*-Stamm \**hatalki-* repräsentieren, der dann zusammen mit *hattalkešna-* ein gleich gebautes Paar wie *kalmi-* : *kalmiš(a)na-* bildete, noch für ein *hatalkiš(šar)* (so Goetze, *Tunnawi* 91) stehen, denn keine *-šar-*Form kann angeführt werden: es scheint doch eben sicher zu sein, daß *hattalkešna-* nie als Neutrum nach den heteroklitischen *šar*-Substantiva flektiert wird. So bleibt nichts anderes übrig, als anzunehmen, daß es sich um einen Schreibfehler oder aber eine Abkürzung vom Typus *gi = gipeššar* u. a. (Laroche, *RHA* 12/54, 40) handelt.

derselben Bedeutung, so daß das Wort unter 3 nicht nur »der Schläger«, sondern auch »der Stecher« bedeutend haben könnte; *hattalkešna-* dann haplogisch aus \**hattal-alkesna-*): dann urspr. ein Bahuvrīhi »Dorngeäst besitzend«; oder aber gibt es im Vorderglied einen Verbalstamm, \**hatta-* »stechend«, vergleichbar mit dem uralten *ἀρχέ-κακος*-Typus,<sup>12</sup> im Schlußglied aber nicht Objekt, sondern Subjekt oder adverb. Bestimmung zum Vorderglied: »stechend (am) Geäst«, vgl. gr. *λαχέπολης* »liegend im Gras«; bes. aber d. *Stechpalme*, *Stechwaffe* usw.<sup>13</sup>

6. Nicht mehr direkt zu *hatta-* als fertigem Stamm, sondern zur Wurzel, die in ihm enthalten ist, gehört das *īa*-Verbum *hazziīa-* (nach der Klasse I 4), dessen Bedeutung noch nicht ganz klar ist, das aber gewiß nicht weit von *hatta-* liegen wird: Güterbock, *ZA NF* 10, 110 f. vermutet für *ha-zi-it* (3. Sg. Prät.) in *2BoTU* 12 C I 8 »treffen« (mit Pfeil!); für *ha-az-zi-e-i[d-d]u* im *Anitta-Text* 51 »soll treffen« (als Strafe; s. unten!); *ha-az-zi-īa-nu-un* in *KBo* IV 10 Rs. 22 (vgl. Anm. 20) würde mit »stechen, eingravieren« (auf einer eisernen Tafel) dem Kontext entsprechen. Für die Bedeutungen »schlagen, treffen« auch Goetze, *JAOS* 74, 189 (nach Friedrich, *Heth. Wb.*, 1. Ergänz. 6); hierher auch *hazziīašsar*, *hazzišar* »Bekümmernis«<sup>14</sup> (Goetze, a. a. O.).

Das altertümliche Verbum scheint aus \**hat-īe/o-* entstanden zu sein: *t* wird vor *i* oder *ī* nach der bekannten hethitischen Regel zur Affrikata (*ts*), die mit den *z*-Zeichen bezeichnet wurde. Der Anschluß an *hatta-* ist also ohne weiteres sicher, es kann nur noch darüber gestritten werden, ob \**hattīe/o-* eine sekundäre Erweiterung von *hatta-* darstellt — vgl. *šarriīa-* zu *šarra-*, *daliīa-* zu *dala-* u. a. — oder von jeher neben ihm steht und nicht aus ihm, sondern aus der Wurzel selbst abgeleitet worden ist. Die erste Möglichkeit ist recht wenig wahrscheinlich, da das Wort in alten Texten vorkommt (*Anitta!*), was der Herleitung von *hatta-* chronologische Schwierigkeiten bereitet; *huittiīa-* z. B. ist von einem Stamm *hue/it-* abgeleitet, der noch in *huez(a)* vorzukommen scheint,<sup>15</sup> unterscheidet sich aber von *hazziīa-* dadurch, daß sein *-tt-* unversehrt geblieben ist: es stellt also eine jüngere Schicht der *īa*-Ableitungen dar, wo die Assibilation nicht mehr gewirkt hat; unser *hazziīa-* reicht in die ersten Jahrhunderte des 2. Jt. v. Chr. hinauf, kann also damit nicht verglichen werden, muß demnach auch

<sup>12</sup> Dazu Brugmann, *Grdr.* II 1, 63; Schwyzer, *Gr. Gr.* I 441 usw.

<sup>13</sup> Dieser Typus ist zwar jung, er konnte aber eben in solchen Sprachen selbständig aufkommen, wo die uralten Verbalnomina des Typus *-φορός*, die einst eine starke Anzahl von Kompositis gegeben hatten, aus dem lebenden Gebrauch verschwanden.

<sup>14</sup> Vgl. auch Kammenhuber, *Mitt. Inst. Or.* 2, 404, Anm. 5.

<sup>15</sup> So Sturtevant, *Hitt. Gr.* I 129, § 126 und Otten bei Friedrich, *Heth. Wb.* 72. Vielleicht ist *hu-e-iz-ta* = (*huetst*) aus vollstufigem \**Hueit-* entstanden, *huittiīa-* dagegen aus schwundstufigem \**Hūit-*; das letztere kann aber auch von der Schwundstufe des Verbalstammes von *huez(a)* (zuerst im Pl., vgl. zu *-īa-*, das nur im Pl. und im Med. vorkommt, *memiianzi* gegen *memahhi* »sprechen«, *unniianzi* für und neben *unnanzi* »hertreiben« usw.; ähnl. *harkiiianzi* und Med. 3. Sg. *harkiiaittaru* von *hark-* »umkommen« usw.) abgeleitet sein. Das Problem der Erhaltung von *-t-* vor *-ī-* kann durch die letztere Annahme am besten gelöst werden.

hinsichtlich der Entstehungsweise davon verschieden sein. Es ist also der beste Weg der, daß man *hazziā-* als von der Wurzel *\*hat-*, wohl in der schwachstufigen Gestalt, abgeleitet erklärt.

7. Das Iterativum *hazzik(k)-* »(ein Musikinstrument) schlagen, spielen« scheint m. E. von *hatta-* auszugehen (so richtig Friedrich, *Heth. Wb.* 67), genauer von dessen reduziertem Stamm *\*hät-*, s. u., vgl. *haššik-* aus *\*hḥ-sk-* zu *hanna-* »entscheiden, richten«; *\*hät-sk-* mußte zu *[hatsk-]* mit starker Affrikata werden, was zur Schreibung mit *-zzikk-*, *-zzik-* (mit Hilfsvokal) führte.

Goetze, *JAOS* 74, 189 (s. o.) leitet *hazzik(k)-* von *hazziā-* ab; das würde aber zu einem *hazzišk-* führen, das tatsächlich auch vorkommt.<sup>16</sup> Da *hatta-* sicher auch »schlagen« bedeutete — wenn nicht in historischen Zeiten, s. Nr. 1, so doch in einer vorhistorischen Periode, vgl. zu Nr. 3! — kann man natürlich die Herleitung von *hazzik(k)-* von ihm aus kaum beanstanden; natürlich würde diese Herleitung unmöglich sein, wenn das Grundverbum als *hattāi-* anzusetzen wäre; das ist aber eben unwahrscheinlich, s. Nr. 1.

8. Noch ein Wort wird man hierher stellen dürfen: das neutrale Substantivum *hazzil-*, *hazzēl-* = akkad. *upnu* »Handvoll, Faustmaß«, s. die Lit. bei Friedrich, *Heth. Wb.* 67. Es wird als ein Maß für Wasser oder trockenes Futter verwendet,<sup>17</sup> seine Grundbedeutung wird am besten als »Faust« (als Körperteil) angesetzt werden.<sup>18</sup> Nun kommen die Bezeichnungen für diesen Begriff mehrmals von den Verba, die »treffen, schlagen, stoßen, stechen« bedeuten: so lat. *pugnis* und gr. *πυμῆ* von *\*peuk'/g'-* »stechen, boxen« (Pokorny, *Idg. EW* 828), lett. *dūre*, *dūris* mit kelt. *\*durno-* (Pokorny a. O. 203) in air. *dorn* »Faust, Hand«, kymr. *dworn* »Hand«, *dyrmaid* »Handvoll« zu lett. *duŗt* »stechen, stoßen«; usw. Folgt man diesen Beispielen, so ist die Herleitung von *hazz-il*, *hazz-ēl* von einem der oben besprochenen Verba unabweislich: zunächst wird man das Suffix *-ēl* abtrennen müssen, das primäre oder deverbale Nomina bildet, z. B. von *\*šu-* »nähen« kommt ein *šu-el* »Faden« (Friedrich a. O. 196); alles andere ist unsicher, denn man kann an *hazziā-* anknüpfen, *hazzēl* dann aus *\*hazziēl*, oder aber von *hatta-* ausgehen, so daß man ein urheth. *\*hat-ēl* ansetzt, woraus dann *hazzēl* =

<sup>16</sup> Vgl. Friedrich, *Heth. Wb.* 67, der *hazzišk-* als Iterativ zu *hazzik(k)-* anführt; schwerlich richtig. *hazzišk-* wird sich am besten als regelrechte Iterativform zu *hazziā-* erklären lassen; *hazzik(k)-* scheint einst als Iter. zu diesem und zu *hatta-* zugleich gedient zu haben.

<sup>17</sup> Vgl. dazu Potratz, *Das Pferd* 199 f. Er stellt fest, daß *upnu* = *h.* aus dem Vorkommen dieser Wörter in stereotypen Phrasen im *Kikkuli-Text* II folgt. Weiter ist zu bemerken, daß *h.* nur beim Messen des Wassers steht, beim Messen der Luzerne dagegen wird *upnu* gebraucht. Zuletzt über *h.* Kammenhuber, *Münch. St. z. Spr.* 2 (Nachdr.), 87 f., die »(Meß)gefäß« gebraucht.

<sup>18</sup> Potratz a. a. O. (s. Anm. 17) führt als Parallele an nd. *Göps* und geht aus von der Bedeutung »einmal mit beiden Händen zupacken«. Das wird angesichts der angenommenen Bed. »Faust« ganz annehmbar sein, denn von »Faust« zu »beide Hände voll« kommt man ohne Schwierigkeit mittels einer kleinen Bedeutungsverschiebung: die vermittelnde Stufe war »eine Handvoll«, das als Maß funktionell recht nahe der Potratzschen Bedeutung steht.

[hatsēl] durch die schon bekannte Assibilation von *t* vor urheth. *\*-ē-*.<sup>19</sup> Möglich auch, daß das Wort direkt von der Wurzel *\*hat-* kommt.

9. Von der Wurzel *\*hat-* selbst ist nun auch das wichtigste aller hier behandelten Wörter ausgegangen: *hatrāi-* »schreiben«, sek. »mitteilen« und »beordern; ernennen«, wovon *hatreššar* »(schriftlicher) Befehl, Botschaft«, ein Kulturwort ersten Ranges.<sup>20</sup>

Dies Wort gewinnt noch an der Bedeutung, wenn man erfährt, daß es ein genau entsprechendes Verbum weit von dem hethitischen Raum gibt: Lejeune, *BSL* 46, 45—47 hat in der venetischen Inschrift Vicenza, Conway, *PID* I, Nr. 152, das Verbum *atraest* als »mandavit« oder »sculpsit« (sc. die Inschrift) erklärt und dies Wort dem heth. *hatrāi-* gleichgestellt. Man muß zwar zugeben, daß diese Deutung auch Schattenseiten hat: *-est* in *atraest* als Endung eines Präteritums ist nur hier belegt, sonst gibt es bei allen Formen der 3. P. Sg. des Präteritums *-(s)to*: *vhaxsθo* »fecit« (?) = *vhax-s-to*; bei den *ā*-Verba, was sehr wichtiges Bedenken gegen die Deutung Lejeunes bildet, kommt nur *-a-sto* (*zona-sto* »donavit«) vor; ohne *-s-* steht *-to* in *zo-to* »dedit«.<sup>21</sup> Man sieht, daß die Endung *-to*, scheinbar in der Funktion der Aktivendung, in allen Konjugationstypen vorkommt; rechnet man *atraest* als nicht präterital (d. h. als aus zwei Wörtern *atra* und *est* bestehend)<sup>22</sup> ab, so bekommt man den Eindruck, daß das Präteritum in der 3. P. Sg. Akt. *-to* hatte. Da aber *atraest* doch ganz richtig als einheitliches Wort interpretiert wird, kann man in den zwei Typen des Präteritums der *ā*-Stämme zwei verschiedene Tempora sehen: *zona-s-to* ist ein *s*-Aorist wie *vhax-s-to*, das möglicherweise genau dem aw. *bax-š-tā* (ai. *á-bhak-ta*)<sup>23</sup> entspricht;<sup>24</sup> *atraest* da-

<sup>19</sup> Zum Suffix *\*-ēl* (verwandt lat. *-ēla*) vgl. Kronasser, *Laut- und Formenl.* 43, § 35. Zur Assibilation vor uridg. *\*-ē-* Pedersen, *Hittitisch* 47.

<sup>20</sup> Pedersen hat *Hittitisch* 137 f. hinsichtlich des Verbums *hatrāi-* zwar an *hazzijanun KBo* IV 10 II 22 (oben Nr. 6) erinnert, zog aber die Herleitung aus akkad. *šafāru* »schreiben« oder einer nominalen Form derselben Wurzel vor. Doch ist der Wandel von (akkad.) *š* zu heth. *h* völlig unbewiesen. Sturtevant bei Pedersen 138 hat schon die Verbindung mit heth. *hatta-* (Nr. 1) erwogen; mit Recht.

<sup>21</sup> Conway, *PID* I 190 faßte *atraest* als Verbalform auf, s. Anm. 26.

<sup>22</sup> So Torp und Beeler, s. dagegen mit Recht Lejeune a. a. O. 45.

<sup>23</sup> Vgl. Brugmann, *Grdr.* II 3, 1, 400 und Bartholomae, *Grdr. d. iran. Phil.* I 1, 86.

<sup>24</sup> Auch hinsichtlich der Diathese wird man das Richtige treffen, wenn man im Med. auf *-(s)-to* ein Zeichen des persönlichen Interesses sieht, was bei einem Begriff wie »geben, schenken, widmen« auf jeden Fall stimmen wird. Bei *atraest* dagegen hat man akt. *-t*, da es ganz nüchtern die Tätigkeit an der Inschrift bezeichnet. Schwierig ist dann *vhaxsθo*, da ja auch hier Aktivum erwartet werden soll. Nach Conway, *PID* I 140, Anm. 2 soll es = *ἐποιήσατο* »fieri iussit« sein, wenn als Subjekt der Besitzer oder Widmer gedacht wurde. Oder aber steckt in *vhax-* ein anderer Verbalstamm, nicht *\*dhəq-*? Ich denke an idg. *\*bhag-* »zuteilen, als Anteil erhalten«, das zwar nur in den ostindogermanischen Sprachen zu Hause ist (Pokorny, *Idg. EW* 107), jedoch auch in einer der zentralen Sprachen Eintritt gefunden haben kann; *vhaxsθo* wäre genau = aw. *bax-š-tā* sein, nur ist noch die eingehendere Bedeutungsbestimmung des ven.

gegen ein Imperfekt, dessen kursive Aktionsart ebenso gut zur Tätigkeit an der Inschrift passen würde, wie das bekante *ἐνόλει* usw. auf griechischen Vasen;<sup>24</sup> formell wird man vom Typus, der im Heth. herrscht, auskommen: \**Hatrājet* = heth. *hatrāit*<sup>25</sup> würde venet. \**atraet* ergeben; das unorganische -s- ist nicht ein Aoristzeichen,<sup>26</sup> sondern kann aus der Flexion von \**es-* »sein« stammen: hier mußte eine augmentlose Sprache in der 2. P. Sg. \**es* (aus \**ess*), in der 3. P. Sg. \**est* haben: nach der Proportion \**es* — \**atraes* mußte sich in \**est* — *x* notwendig für \**atraet* ein *atraest* einsetzen;<sup>27</sup> schwierig — wenn überhaupt problematisch — könnte die Erhaltung des auslautenden -t erscheinen; doch wissen wir zu wenig von der Lautgeschichte des Venetischen, um in diesen Dingen ein Urteil zu fällen. Vgl. noch (m. etwas anderer Auffassung) Polomé, *Μνήμης χάριν* II 95 f., Fn. 58.

Eine andere Frage ist, ob man das Recht hat, für zwei in der historischen Zeit so weit voneinander liegende Sprachen eine gemeinsame Benennung für eine Fähigkeit, die beide Völker erst geraume Zeit nach der Auswanderung aus der Urheimat erlernt hatten, zu vermuten. Bekanntlich gehen die Ausdrücke für »schreiben« völlig auseinander;<sup>28</sup> nur in den östlichsten Sprachen kann man eine scheinbar gemeinsame Benennung dieses Begriffs antreffen.<sup>29</sup> Doch ist auch in diesem Fall kaum von einer gemeinsam vollzogenen Entwicklung die Rede: die überall gleiche sachliche Grundlage, das Einritzen oder Malen, hatte sicher nicht mehrere sprachliche Entsprechungen gehabt, als es Sprachen gab: so mußte notgedrungen in mehreren Sprachen die gleiche Wurzel für das neue Tätigkeitsbereich Anwendung finden.

Im Falle von *hatrāi-* = *atrae-* liegt die Sache insofern gleich, als die Bedeutung »schreiben«, die für das Venetische noch obendrein nicht völlig sicher ist — man kann auch an »ritzen« im uralten Sinn denken — sicher auf beiden Sprachgebieten selbständig aufgekommen ist. Es ist von »einritzen« auszugehen: dies ist der Urbegriff, der dem beiden Sprachen gemeinen Verbum eigen war, bevor sich die veneto-hethitische Gemeinschaft auflöste. Denn es muß die Existenz eines denominativen Verbums, das auf Grund von einem Nomen instrumenti aufgebaut worden ist, s. u., in zwei Sprachen, die in der ganzen Zeit nach dem Zerfall der indogermanischen Gemeinschaft keine Berührungen miteinander mehr hatten, doch dringend den Gedanken an deren ehemalige Nachbarschaft

Verbums nötig, worüber an anderm Ort; die Bedeutungssphäre ist aber die gleiche wie bei *zoto* und *zonasto*!

<sup>24</sup> Der Verbalstamm war also in beiden Sprachen der gleiche: auf \**-ā-īe/o-*.

<sup>26</sup> Conway, *PID* I 190 denkt an einen Aorist auf -es-, kaum annehmbar.

<sup>27</sup> Das Hethitische besitzt eine ganz ähnlich gebaute Form, *hatrāiš* »er schrieb«, die aber sekundär ist, s. Friedrich, *Heth. Elem.* I 44, Anm. 4.

<sup>28</sup> Dazu Lejeune a. a. O. und insbesondere Schrader-Nehring, *RL* II 358 ff., bes. 347 f.

<sup>29</sup> D. i. die Wurzel \**peik'*-, urspr. »einritzen«: »schreiben« bedeutet sie in toch. A *pik-*, *pek-* (auch »malen«), B *pink-*, *paik-*, apers. *ni-paiθ-*, apr. *peisāi*, sl. *psati*.

aufkommen lassen. Diese etwas revolutionäre Idee<sup>30</sup> ist, wenn man sie von nahem ansieht, doch nicht so unbegründet: das Hethitische zeigt eine Reihe von speziellen Übereinstimmungen mit der italo-keltischen Gruppe, s. Pedersen, *Hittitisch* 106 ff.; weiter mit dem Germanischen, s. Verf., *Zbornik Fil. fak.* II 406 f.; *SIR* 8, Anhang *Linguistica* 29 ff.; *Die Sprache* 3, 139 f.; und schließlich ist das Venetische selbst engstens mit dem Italo-keltischen einerseits, mit dem Germanischen andererseits verwandt, s. Pedersen, *Group. d. dial. i.-e.* 15 f.; Sommer, *IF* 42, 128 f.; Krahe, *Das Venetische, passim*; Porzig, *Die Gliederung* 94 f. Und es scheint, daß das Venetische mit dem Hethitischen noch eine recht merkwürdige Verstümmelung der idg. Wurzel \*nek'- »töten« teilt.<sup>31</sup> Der Kreis wird somit geschlossen, das Venetische muß als mit dem Hethitischen engstens verwandt angesehen werden; und da das Venetische weiter mit sicher von jeher westlichen Sprachen eng verwandt ist, kann man diesen Schwierigkeiten nur so aus dem Wege kommen, daß man annimmt, das Hethitische war einst in der nächsten Nachbarschaft des Venetischen gesprochen; es gehört somit selbst zu den westindogermanischen Sprachen.<sup>32</sup>

Die Vorfahren beider Völker haben also ein denominatives Verbum \*Hatrā-je/o- »ritzen, kerben« gemeinsam geschaffen: das Grundwort war \*Hat-ro-m »Werkzeug zum Stechen, Ritzen«, von der Wurzel \*Hat- direkt abgeleitet.<sup>33</sup>

<sup>30</sup> Porzig, *Die Gliederung* 135 und 187 ff. neigt zur Annahme, daß das Hethitische eher zur östlichen als zur westlichen Gruppe der idg. Sprachen zu rechnen ist; das widerspricht schon der Vertretung der idg. Palatale und Labiovelare im Heth., die es ja zum Westen stellen.

<sup>31</sup> Das heth. *akk-*, *ek-* »sterben« soll nach Pedersen, *Hirt-Festschrift* II 580 f. und *Murš. Sprachl.* 49 zu venet. *ecu-petaris*, *ekupeðaris* etwa »Grabstein« oder allgemeiner »Grabzubehör« gehören. Dies venetische Wort soll nach P. ursprünglich »Leichenstein« bedeutet haben, *eku-*, *ecu-* gehört zu gr. *νεκός* und würde eine Parallele im Verhältnis von lat. *emō* zu got. *nīman* haben; P. betont außerdem, daß in dieser Gleichung ein Baustein für eine zukünftige Einordnung des Hethitischen in das Gebiet der westlichen Sprachen zu sehen ist. Wie *atraest* = *hatrāi-* zeigt, hatte er ganz Recht. — Kronasser, *Laut- und Formenl.* 74, § 100 a hat das heth.-ven. *ek-* »sterben« als eine tabuistische »décapitation« der idg. Wurzel \*nek'- »leibliche Todesvernichtung« aufgefaßt, was wohl die beste Deutung sein wird; sie ist recht wichtig, da ja sie einer gemeinsamen religiösen Anschauung entsprungen sein kann. Gegen Kronasser, *Studies Whatmough* 126 scheint mir diese Gleichung und zugleich Anknüpfung an \*nek'- völlig sicher, denn auch die grammatische Seite spricht dafür: *eku- ecu-* = gr. *νεκ-*, *aki* — *ekir* = ein uridg. intrans. Perf. \*nok'e — \*nek'ēr.

<sup>32</sup> Pedersen hat das Hethitische immer zu den westlichen Sprachen gerechnet, vgl. *Groupement passim* und *Hittitisch passim*. Sein Standpunkt ist völlig berechtigt. Ich plane eine größere Arbeit darüber, die diese westlichen Züge in einer noch viel größeren Anzahl vorführen wird. Vgl. auch *Die Sprache* 6, 1 ff.

<sup>33</sup> Dies \*Hatrom kann auf verschiedene Weisen analysiert werden: erstens als ein substantiviertes Neutrum des Adjektivs auf \*-ro- mit der Bedeutung »stehend, schneidend, ritzend«; wie bekannt, ist das Suffix \*-ro- gerade bei den Adjektiven dieser Bedeutungsgruppe sehr beliebt; vgl. zu den substantivierten Beispielen ai. *kšu-rá-s* = gr. *ξυρόν* »Schermesser« (Pokorny, *Idg. EW* 586, adjek-

10. Die in der vorhergehenden Nr. behandelte Bildung erhält eine wesentliche Stütze durch das Verbum *hattarāi-*, das nach Friedrich, *Heth. Wb.* 340 etwa »stechen (??)« bedeuten soll.<sup>34</sup> Dies Verbum ist eigentlich mit *hatrāi-* »ritzen, \*kerben > schreiben« identisch; sein *-ttar-* wird man als einen Versuch, die Gruppe *-ttr-*, mit der Silbengrenze im *-t-*, aufzuzeichnen, ansehen; die Differenz zwischen diesem und *hatrāi-*, die in der verschieden verteilten Gruppe *-tr-* liegt, wird auf der stilistischen Variation der Aussprache von *-t-* beruhen: in *hattarāi-*, einem Kraftwort o. dgl., ist es zu einer affektiven Verstärkung des mittleren Konsonanten gekommen.<sup>35</sup>

tivisch noch in Hesych. ξυρόν\* τομόν, λοχρόν, ὀξέ), ai. *dhā-rā* »Schneide, Schärfe, Klinge« neben arm. *dur* »scalpello« (Instr. *dr-ov*: Verf., *SIR* 8, Anh. *Linguistica* 31 f.); vgl. Frisk, *Z. indoir. u. gr. Nominalbild. passim.* bes. 19, und schon Lidén, *Arm. St.* 58 u. a. — Oder zweitens wird man an eine Bildung mittels des Suffixes *\*-tro-*, *\*-trā-* denken dürfen, die Werkzeugnamen liefert (Brugmann, *Grdr.* II 1, 339 ff.); in der ursprachlichen Konsonantengruppe *\*-t-tr-* mußte es zu einer Vereinfachung der doppelten Tenuis kommen, woraus *-tr-*: de Saussure's Gesetz, vgl. Verf., *SIR* 9, Anh. *Linguistica* 50 f. Eine Entscheidung ist nicht mehr möglich.

<sup>34</sup> Dieser Bedeutungsansatz rührt von Otten, *Mitt. Inst. Or.* 1, 127 f. her; das Verbum kommt in zwei Verbindungen vor: <sup>GIS</sup>BAL. TUR-az *ha-at-ta-ra-a-mi* »ich werde mit Spindel stechen« und *haršiharši* II-SU *ha-at-ta-ra-an* »Gewitter (Donner) zweimal ge...«; dazu noch das Nomen *ha-at-ta-ri-eš-na-aš*. Der Bedeutungsumfang von *hattarā(i)-* mußte ziemlich weit sein, was ganz gut zum allgemeinen Charakter unserer Gruppe stimmt. Vgl. auch Laroche, *Μνήμη* χάριν II 3 m. Anm. 5.

<sup>35</sup> Daß es affektbedingte Konsonantenverstärkungen auch im Hethitischen gab, muß schon aus dem allgemeinen Charakter der Sprache als des Ausdrucks mittels der menschlichen Psyche heraus erwartet werden. Tatsächlich kommt eine Reihe solcher Beispiele vor, so vor allem in *zakkar* neben *šakkar* »Kot«, wo das anlautende *ts-* neben *s-* wohl die Folge der affektiven Verstärkung ist, usw. Ein *hatrā(i)-* »schreiben« hätte also normales *-t-* = [-*tt-*] gehabt, während das expressive [*hattarā(i)-*] ein besonders langes, obwohl ebenfalls auf zwei Silben verteiltes [-*tt-*] enthalten hätte. Daraus folgt die Pflicht, daß man drei verschiedene Verschlußlauttypen anzusetzen hätte: einen mit schwachem Druck = Media, einen halblagen mit starkem Druck = Tenuis und einen mit sehr starkem Druck und doppelt so großer Dauer als die erste Abart. Diese drei Typen würden natürlich nicht nur historisch, sondern auch kombinatorisch bedingt gewesen sein: der erste aus den idg. Mediae, der zweite aus den Tenues, der dritte aus den verstärkten Tenues, daneben aber der erste auch aus den Tenues nach Nasal usw. — Es ist aber ebensogut möglich, an ein Suffix *-(a)ra-* zu denken: *\*hatta-ra-* »stechend«, wie *danna-ra-* neben *danna-tta-* »leer« steht. — Ich erwähne noch, daß es wohl ein Reimwort zu *hattarāi-* gibt, nämlich das von Friedrich, *JCS* 1, 295 f. behandelte *tatrant-* »stößig (Rind), kantig (Stein am Hause)« mit *tatrah-* »stößig machen = aufsässig machen, aufwiegeln«, die auf ein *\*tatra-* »stößig, kantig« weisen; damit identisch kann sein das Verbum *tattarāi-* »Fußboden wischen (?)« (nach Ehelolf, *KIF* 1, 147, Anm. 7), wo die ursprüngliche Bedeutung ganz einfach etwa »abreiben, mit scharfem, stachligem Gegenstand (Besen aus spitzigen Ästen oder Halmen) arbeiten« gewesen sein wird; *tattarāi-* ist also die Nebenform mit *-tt-* neben *\*tatra-* wie *hattarāi-* neben *hatrāi-*.

[*hatrāi-*], wenn so zu lesen, stützt also unsere Vermutung, daß *hatrāi-atrae-* von \**Hat-* abgeleitet worden sind, bestätigt aber zugleich die von uns oben angesetzte Urbedeutung von »ritzen, kerben«: »stechen« steht ja nicht weit davon ab.<sup>36</sup>

11. Nur als einen möglichen Verwandten betrachte ich das Wort *hatanti-* »Waffe — Arbeitsgerät (?)«, wovon *hatantijali-* »Handwerksmann, Kleinbürger« (??) nach Sommer, *Heth.-akkad. Bil.* 132 f. und Friedrich, *Heth. Wb.* 65. Denn die Bedeutung ist noch nicht klar und die Bildung ist in doppelter Hinsicht schwierig: erstens enthält sie ein *-ant-*, das an die Endung der Partizipia erinnert, verlängert um ein *-i-*, das wie ein Femininum-Suffix aussieht;<sup>37</sup> und zweitens steht in der Wurzel einfaches *-t-* statt des zu erwartenden *-tt-*, das ja in anderen Wörtern Regel ist.<sup>38, 39</sup>

<sup>36</sup> Die Bedeutung von *hattarāi-* war aber noch viel weiter, wie man aus dem Anm. 34 Gesagten klar sehen kann.

<sup>37</sup> Wie bekannt, ist das *nt*-Partizipium des Hethitischen stets präterital-passivisch, wenn von transitiven Verben abgeleitet. Ein älterer Zustand kann aber mit Sicherheit erschlossen werden, nicht nur auf Grund der Etymologie des *nt*-Suffixes, sondern auch auf Grund von *iñant-* »Schaf = \*gehend« und *añant-* »seiend, richtig, wahr« (Kronasser, *Laut- und Formenl.* 210), wo die einst allein herrschende präsentische Funktion noch klar hervortritt, noch mehr aber an der Hand einiger Gerätenamen, die unser *nt*-Suffix enthalten und wohl als einstige Partizipia aufzufassen sind: so unser *hat-ant-i-*, das wohl das Fem. zu einem \**hatt-ant-* »schlagend, schneidend« darstellt (daß das *-i-* nicht zur Assibilierung des auslautenden *-t-* geführt hat, kann entweder mit dem frühen Übergang von \**nt* zu *nd*, wo also kein *t* vorlag, oder aber mit der hindernden Wirkung von *hattant-* selbst zusammenhängen); zum femininen *-i-* vgl. Pedersen, *Hittitisch* 35 f.: Adjektiva auf *-u-i-*; Verf., *ZA* 3, 178 f.: Adjektiva *hatu-g-i-š* »schrecklich, furchtbar«, *dandu-k-i-š* »vergänglich, sterblich«, wohl sicher auch *daluk-i-š* »lang«; Verf., *SIR* 11, Anh. *Linguistica* 28 ff.: *miti-* »rot« neben *mita-*; — weiter *šummittant-* »Beil, Axt«, wohl einst das aktiv-transitive Partizipium von \**šummitt-* »hauen, schnitzen, mit einem scharfen Werkzeug arbeiten«, das wohl als [*smitt-*] zu lesen und zu idg. \**smēi-* ds. bei Pokorny, *Idg. EW* 968 zu stellen ist, vgl. gr. *σμιβή* »Hacke«, *σμίλη* »Schnitzmesser«; mit *-t-* wie das heth. Wort: got. *aiza-smiþa* »Schmied« usw., von der *s*-losen Form der Wurzel (Pokorny 697) ai. *mēthati* »verletzt«, gr. *μῆθος* »verstümmelt, ohne Hörner« u. a.: heth. [*smitt-*] kann mit ai. *mēthati* grundsätzlich identisch sein; zu *šumm-* für gesprochenes anlautendes [*sm-*] vgl. wohl *šummi-* »ihr, leur« für *šmi-* = [*smi-*]. (Vgl. auch Knobloch, *Kratylos* 4, 41. Korr.-N.)

<sup>38</sup> Doch wirken beim näheren Zusehen diese Bedenken kaum so pessimistisch; zur Form s. Anm. 37; und einfaches *-t-* statt *-tt-* haben wir schon bei *hatalkešnaš* neben *hattalkešnaš* oben Nr. 5 gefunden. Nur bleibt es übrig, eine Erklärung für diese Besonderheit zu finden. Man könnte an eine Vorwegnahme der Nasalität der unmittelbar folgenden Silbe *-ant-* denken, wobei *hatt-* sich zu \**[hāt-]* und schließlich zu [*ha<sup>n</sup>d*] = *ha-ta*... entwickelt hätte; doch stimmt kaum dazu *hatalkešna-*, wo man kaum an einen Einfluß vom *-n-* der suffixalen Silbe denken kann. So wird die einzige gute Erklärung die sein, daß die Lage des historischen oder vorhistorischen Akzentes mit im Spiel war; lag der Akzent auf der Silbe nach dem Stamm *hatt-*, so konnte der Druck bei der Aussprache

Die behandelten hethitischen Wörter weisen folgende Bedeutungen auf: a) allgemein »schlagen«: *hatta-* Nr. 1, *hattalla-* Nr. 3 mit *hattalliia-* Nr. 4, *hazziia-* Nr. 6, *hazzik(k)-* Nr. 7; b) »stoßen«: *hazzēl* Nr. 8; c) »aufschlitzen«: *hatta-* Nr. 1; d) »ritzen, kerben«: *hatrāi-* Nr. 9, viell. auch *hazziia-* Nr. 6; e) »stechen«: *hazziia-* Nr. 6, *hattarāi-* Nr. 10, sicher *hattalkešnaš* Nr. 5; f) »ein Loch machen« und »graben«: *hatteššar* Nr. 2. Dies alles sind die speziellen Anwendungen einer Wurzel, die eigentlich etwa »mit einem spitzen oder scharfen Werkzeug (be)arbeiten« bedeutete, die also in die Zeit zurückgeht, wo die Geräte und Waffen noch nicht so stark differenziert waren, daß sich die Wörter, die die Tätigkeiten mit diesen bezeichneten, so endgültig festzusetzen vermocht hätten. Ein Paar Parallelen werden es glatt beweisen: idg. \**bher-* »mit einem scharfen Werkzeug bearbeiten, ritzen, schneiden...« (Pokorny, *Idg. EW.* 133 ff.): ai. *bhr̥nāti* »versehrt«, npers. *burrad* »schneidet«, aw. *tiži-bāra-* »mit scharfer Schneide«, arm. *-bir* »aufgrabend«, *brem* »grabe auf«, *brithš* »Hacke«, gr. \**φάγω* »spalte, zerstückle«, *φάραγξ* »Fels mit Klüften, Schlucht«, alb. *bie* »klopfe, schlage, spiele ein Instrument; schlage hin = falle«, *brimë* »Loch«, *borigë* »Splitter, Span«, lat. *feriō* »stoße, schlage, haue, steche, treffe«, *forō* »(durch)bohren«, ahd. *borōn*; u. a. weist das lat. *feriō* fast denselben Bedeutungsumfang wie heth. *hatta-* mit *hazziia-* zusammen. Oder idg. \**sqep-* (Pokorny 930 ff.): gr. *κόπτω* »schlage, haue«, alb. *kep* »behaue Steine«, gr. *σέπαρον* »Beil«, *κοπίς* »Schlachtschwert«,

von *-tt-* kaum so stark sein wie in der Lage unmittelbar nach dem Akzent (*hätt-*): man kann hier eine ähnliche Regelung vermuten, die im Germanischen zum Vernerschen Gesetz geführt hat: \**fapē'r* ergab \**faðē'r*, \**fēprō* blieb; ich werde an einem anderen Ort zu zeigen versuchen, daß dies nicht die einzige Parallele in der Entwicklung beider Lautsysteme bildet. — Man könnte schließlich auch an eine Reduktion des unbetont gewordenen Vokals der anlautenden Silbe denken, die zum völligen Verlust der ersten Silbe, wovon nur *h-* geblieben wäre, geführt hätte: bei der Aussprache [*h't-*] konnte der Schreiber ganz leicht die doppelte Aussprache von *tt* vernachlässigen. Vgl. noch unten Anm. 49.

<sup>39</sup> Hier ist noch eine Sippe zu erwähnen: *hattant-* »verständlich, klug, weise« mit *hattatar* »Weisheit, Verstand, weiser Rat« und *hattahh-* »verständlich machen, klug machen«, die Sommer, *Heth.-akkad. Bil.* 97 ff. behandelt hat und zu *hatta-* stellt, wobei er an lat. *scītus* von \**skī-* »scheiden«, gr. *τέχνη* von \**tek'p-* u. a. erinnert. Dies läßt sich hören, obwohl formgeschichtlich große Schwierigkeiten entstehen: *hattant-* mit *hattahh-* setzen ein \**hatta-* »gescheit« voraus, das direkt von *hatta-* »schneiden« abgeleitet worden sein müßte; das ist aber kaum wahrscheinlich; — oder aber wird man an ein Abstraktum \**hatta-* (idg. \**Hāto-s* oder \**Hātā*) »Schärfe, acūmen« denken, das vielleicht sogar an *hatt-alkešna-* Anschluß finden könnte, da ja \**hatta-* leicht konkretisiert und zur Bezeichnung alles »Stechenden« geworden wäre. Vgl. Anm. 44.

κοπεύς »Meißel«, sl. *skopiti* »verschneiden«, lit. *kapóti* »hacken, hauen« = sl. *kopati* »graben«.

B. Außerhalb des Hethitischen bietet einen sicheren Verwandten erstens das Venetische mit seinem *atraest*, s. oben Nr. 9; und zweitens das Awestische:

1. das Verbum *āθaiti* »verderben, zu Grunde gehen«, mit *frā* und *paiti* und *apa* »ganz und gar verderben, zu Grunde richten«, s. Bartholomae, *Airan. Wb.* 322; uriranisch \**āθa-ti* = urar. \**ātha-ti*;

2. die zwei Substantiva *āθi-* »Verderben, Unheil, Leid« (Barth. a. a. O.) und gäth. *āθ-ri-* ds. (Barth. 323): urar. \**āthi-*, \**āth-ri-*.

Das Awestische weist eine Bedeutung auf, die auf den ersten Blick kaum mit dem hethitischen Bedeutungsinhalt in Einklang gebracht werden kann. Doch wird man an der Hand der Beispiele wie lat. *clādēs* »Verletzung, Schaden, Unheil, Niederlage« von \**qelād-* »schlagen, hauen« (Pokorny, *Idg. EW* 546), oder lett. *māitāt* »verderben, vernichten« zu lit. *apmaitinti* »verwunden« (Pokorny, a. O. 697) jeden Zweifel beschwichtigen können; das Unheil wird ja als ein Schlag der übernatürlichen Mächte aufgefaßt, und die körperliche Verletzung als der Beginn einer schweren Krankheit o. dgl. kann zum Unheil selbst werden. — Es ist noch aus dem Hethitischen selbst ein Beispiel zu bringen, wo *hazzija-* sich recht stark der Bedeutung der awestischen Gruppe nähert: Im *Anitta-Text*, 2 *BoTU* 7, 49—51 heißt es nach dem Bericht von der Verwüstung der Stätte der Stadt Hattuša: (49) *kuiš ammel appan LUGAL-uš kišari* (50) *nu URU Hattušan appa aša[ši]* (51) *n-an nepišaš* »IM-aš *hazzije[ddu]* »wer nach mir König wird und Hattuša wieder besiedelt, den soll der Wettergott schlagen«: da es sich um einen Fluch strengster Art handelt, wird man in *hazzijeddu* »soll schlagen« doch einen wahren Sinn »vernichten« sehen.

Die Bedeutungen lassen sich also vereinigen: sicher steht es, daß die hethitischen Gebräuche altertümlicher sind, da konkreter. Das Awestische hat also eine sekundäre, ins Abstrakte gehende Bedeutungsentwicklung gemacht.

Lautlich steht unserer Gleichung nichts im Wege: das awestische *-θ-* geht auf urarisches \**-th-*; nun fragt es sich, ob das hethitische, immer doppelt geschriebene *-tt-* damit identisch sein kann: sicher ist es, daß *-tt-* aus idg. \**-t-* entstehen kann: vgl. *atta-š* »Vater« aus \**atta*, *ija-ttari* »er marschiert« zu lat. *sequi-tur* usw. Auch aus \**-th-* kann ein heth. *-tt-* entstanden sein: *da-tti* »du nimmst«, *da-tta* »du hast genommen« zu gr.

*olo-ða*.<sup>40</sup> Man könnte diesen Hinweisen folgend eine völlige Gleichheit der heth. Sippe mit der awest. auch hinsichtlich dieses Konsonanten vermuten; nun hat man aber in dieser Gruppe ein Wort, dessen lautliche Entwicklung vielleicht ein urheth. *\*-th-* unmöglich macht: *hazziia-* ist aus *\*hattia-* durch Assibilation entstanden; nun haben aber einige Forscher angenommen, daß das uridg. (und urheth.) *\*-th-*, bestehend aus *\*-t-* und Laryngal *\*-H-*, nicht assibiliert werden kann, da es in der Zeit der Wirkung des Assibilationsgesetzes eben noch *\*-th-* lautete, sein *-t-* also von *-i-* durch *\*-H-* getrennt war.<sup>41</sup> Nimmt man diese Ansicht an, so kann das awestische *\*-th-* > *-ð-* nicht direkt dem heth. *-tt-/zz-* verglichen werden; trotzdem kann die Etymologie aufrecht erhalten werden: denn die iranischen Sprachen weisen sehr viele Spiranten da, wo die Grundsprache nur unaspirierte Tenuis hatte: vgl. aw. *ðang-* »ziehen« neben idg. *\*ten-* in gr. *τείνω* usw. und Brugmann, *Grdr.*<sup>2</sup> I 2, S. 632 f.; weiteres werde ich anläßlich der Etymologie von sl. *kotiti* »rollen« = osset. *xatun* ds. in *Zbor. Fil. Fak. IV* vorbringen. Die iran. sekund. Spiranten konnten aber auch so ins Leben kommen, daß eine Tenuis vor *-r-* usw. trat: von *xšap-* »Nacht« gab es den Gen. auf *-nas*; daraus aw. *xšafnō*, s. Bartholomae, *Grdr. d. iran. Phil.* I 1, S. 7 f. Nun konnte ein so entstandener Spirant in andere Formen verschleppt werden, wo er nicht lautgesetzlich war: so statt *xšapa* auch jungaw. *xšafa*. In unserer Sippe hat *āð-*ri sein *-ð-* aus *\*-t-* entwickeln können; wohl gab es auch noch andere Formen von derselben Wurzel, die *\*-t-* zu *-ð-* wandeln ließen: aus allen diesen konnte schließlich *-ð-* in das Präsens *āða-* usw. verschleppt werden, so daß die Formen mit *-t-* völlig verschwanden. Wie man sieht, kann also aw. *āð-* dem heth. *hatt-* auch dann gleichgestellt werden, wenn man fürs hethitische *-tt-* und *-zz-* nur mit uridg. *\*-t-* operieren will. Jedoch meine ich, daß es nicht erwiesen ist, daß ein heth. *-zz-* nicht auf uridg. *\*-th-* zurückgehen kann: Die Assibilation von *-t-* zu *-ts-* (*-zz-*) ist eine erst hethitische Entwicklung, das Luwische kennt sie nicht; nun kann man keineswegs nur ein Beispiel dafür anführen, daß die idg. Tenuis aspirata *\*th* oder die Gruppe *\*tH* bis in die einzelsprachliche Zeit hinein als solche geblieben sei, denn auch das Luwische hat in der 2. P. Sg. *-tta* = idg. *\*-tha*;<sup>42</sup> das beweist also, daß der Hauch schon in der luwisch-

<sup>40</sup> Vgl. dazu Sturtevant, *Hitt. Gr.*<sup>2</sup> I 143. 142.

<sup>41</sup> So z. B. Pedersen, *Hittitisch* 87 usw.; *Tocharisch* 142; *Z. tochar. Sprachg.* 4; Hendriksen, *Bed. d. Heth. f. d. Laryngalth.* 86. Usw.

<sup>42</sup> Vgl. Otten, *Z. Best. des Luw.* 57.

hethitischen Gemeinsprache verschwunden war: es hindert uns nichts anzunehmen, daß idg. *\*-t-* und *\*-th-* (*\*-tH-*) zusammenfielen, bevor die Assibilation eintrat.

Doch ist diese Frage ganz nebensächlich: denn das Awestische läßt, wie schon gezeigt, eine Urform mit *\*-t-* zu. Das Venetische weist *-t-* auf: *atraest*.<sup>43</sup> So werden wir am besten tun, wenn wir von *\*Hat-* ausgehen. Der *a*-Vokalismus ist eine Besonderheit einiger Wurzeln expressiven Charakters oder vulgären Ursprungs, vgl. *\*k'at-* »kämpfen« in gall. *catu-* »Kampf« usw., Pokorny, *Idg. EW* 534; oder *\*qap-* »fassen« in lat. *capio* u. a., P. 527: er ist auch in *\*Hat-* ganz in Ordnung.<sup>44</sup>

Die letzte Frage, die geklärt werden muß, ist nun die, wie sich das awestische *āθa-* zur hethitischen Sippe in formaler Hinsicht verhält. Es geht auf uridg. *\*Hāt(h)e-ti* zurück: damit wird heth. *hatta-* wohl identisch sein können; denn sein erstes *-a-* kann leicht auf uridg. *-ā-* zurückgeführt werden; vor den starken Verschlusslauten, die aus den uridg. Tenues entstanden sind, wird die uridg. Länge wohl regelmäßig verkürzt, wie z. B. aus *īstapp-* »verschließen« za ai. *sthāpayati* »bringt zum Stehen«<sup>45</sup> oder aus *kappilahh-* »seinen Ärger austoben« usw. < idg. *\*quōp-*<sup>46</sup> u. a. zu ersehen ist.

Heth. *hatta-* = aw. *āθa-* aus idg. *\*Hāte/o-* weisen also auf ein dehnstufiges Präsens der thematischen Klasse. Ob es auf ein älteres athematisches zurückgeht, bleibe dahingestellt.

Alle andere primäre Bildungen der hethitischen Gruppe weisen auf idg. *\*Hat-* mit kurzem Vokal:<sup>47</sup>

a) ein *ie/o-*Präsens steckt in *hazziā-* = *\*Hat-ie/o-*;

b) ein *sk'-*Präsens, wohl jüngeren Datums, erhalten in *hazzik(k)-*, aus urheth. *\*Hāt-sk-*;

<sup>43</sup> Natürlich ist das Venetische kein sichrer Schiedsrichter, da ja hier idg. *\*t* mit *\*th* zusammengefallen zu sein scheint.

<sup>44</sup> Man kann doch die Frage stellen, ob nicht aw. *ā-* aus uridg. primären Vokal *\*ā* oder event. sogar *\*ō* = *\*aH/oH* entstanden ist. An ursprachliches *\*ō* macht Hesych. *ᾠτα ἰὰ μὴ στρογγύλα*, wenn = »kantig«, denken: es wäre mit *\*hatta-* »stechend« in *hatt-alkesna-* Nr. 5 und in *hatta-* »klug« Anm. 39 identisch. Dann müßte man kurzes *a* im heth. *hazzik(k)-*, *hazziā-* u. a. aus idg. *\*ə* erklären. Doch ist Hesych. *ᾠτα* völlig isoliert, so daß es nicht gerade klug wäre, auf ihm etwas zu bauen.

<sup>45</sup> Vgl. Sturtevant, *Hitt. Gr.*<sup>2</sup> I 60.

<sup>46</sup> Verf., *SIR* 9, Anh. *Linguistica* 19 f.

<sup>47</sup> Oder *\*Hət-*, wenn man das in der Anmerkung 44 Gesagte berücksichtigt.

c) ein Nomen auf *-ēl*, erst hethitisch, in *\*Hat-ēl*, wenn so alt, oder *\*hazzi-ēl*, wenn ganz jung, = histor. *hazzi/el*.

d) ein schon uridg. dialektisches Nomen auf *\*-ro-*: *\*Hat-ro-m* »Werkzeug zum Stechen«, wovon schon idg. dial. *\*Hatrā-je/o-* »stechen, eingravieren, ritzen«,<sup>47</sup> erhalten in venet. *atraest* und heth. *hatrā-*.

C. Es gibt noch ein Wort, daß hier angeschlossen werden darf: im Altindischen scheint neben *átka-* »Mantel« ein homonymes Wort *át-ka-* (mask.) »schneidige Waffe, Axt« existiert zu haben, wenn man Pischel, *Ved. St.* 2, 193 ff. und Neisser, *Z. Wörterb. des RV* 1, 17 f. glauben darf. Soll die angegebene Bedeutung richtig sein, so kann *át-ka-* aus *\*Hat-ḡo-*, mit suffixalem *-ḡo-*, entstanden sein; es war dann ursprünglich wohl ein Adjektivum mit der Bedeutung »schneidend, hauend«.<sup>48</sup>

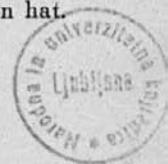
Doch genügen die Zeugen aus dem Hethitischen, Awestischen und Venetischen, um eine neue idg. Wurzel *\*Hat-* »schlagen, treffen — mit scharfem oder spitzem Werkzeug (be)arbeiten« zu buchen. Man kann sich doch noch nicht damit begnügen: es besteht noch eine Variante *\*Hant-* mit ganz gleicher Bedeutung, auf die ich in *Zbor. Fil. Fak. IV* unter sl. *\*qtlъ* zurückkomme;<sup>49</sup> zweifellos handelt es sich um eine und dieselbe Wurzel, die entweder sekundär nasalisiert wurde, oder aber unter uns unbekanntem Bedingungen die urspr. Nasalierung abwarf.

D. Korr.-Zusatz: In der Zwischenzeit ergaben sich mir als wahrscheinliche Verwandte unserer Wurzel noch folgende Wörter:

1. Plin. *NH IX* 17, 44 erwähnt einen Fischnamen *attilus*: *a. in Pado, inertia pinguescens ad mille aliquando libras...*; dies Wort ist nach Meyer-Lübke, *REW* Nr. 766 in einigen norditalienischen Benennungen des »Störs« erhalten: venez. (*l*)*ádano*, mail. *ládan*, altpav. *ágano* — venez. *adelo* (dies aus *\*atillus*); so wird man auch in der Stelle von Plin. den-

<sup>48</sup> Zum primären Suffix *-ka-* im Altindischen vgl. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gr.* II 2, 533 f., § 366. — Das altindische *a-* könnte nicht gegen unsere Vermutung, daß es sich um eine schwere Wurzel *\*HoHt-* handelt, sprechen, denn ai. *á-* kann gegebenenfalls auch auf *\*ə-* zurückgehen.

<sup>49</sup> Sl. *\*qtlъ* »zerbrochen, durchlöchert, schwach«, arm. *v-andem* »zerstöre«, gr. *ávr-ḡov* »Höhle« u. a. sind die klarsten Vertreter dieser Wurzelvariante. — Im Heth. selbst kommen einige Schreibungen mit *-nt-* vor, so von *hanteššar* in *KUB XVII* 5, 6 *hantešnaz*, von *hatantijali-* auch *hantantijali-*. Das letztere könnte gut mit dem in der Anm. 38 Gesagten stimmen, wenn eine Antizipation des Nasales glaubwürdig wäre. — Schon Sommer, *Heth.-akkad. Bil.* 98 und Anm. 1 hat das *-nt/d-* dieser Formen als sekundäre Schreibung für das gesprochene *-dd-* aus dem Spiel weggelassen. *hanteššar* kann also nicht mit sl. *\*qtlъ* auf direktem Wege verglichen werden, wie Großelj, *SIR* 5—7, 124 getan hat.



selben Fisch suchen, zumal die Angabe der Größe schön zu den Tatsachen stimmt. — Wie bekannt, ist der Körper des Störs mit fünf Reihen großer, gekielter Knochenschilder ausgezeichnet, auch sonst ist die Haut mit Knochenkernen oder -Spitzen besät; auch die Flossen sind nach den spitzigen Gräten bekannt. Da dieser Fisch durch diese Merkmale von anderen Fischarten erheblich abgehoben wird, wird eine etwaige Benennung gerade von hieraus den Ausgang nehmen. Tatsächlich hat man im Lat. *acu-pēnsēr*, *aci-pēnsēr* mit idg. \*ak'- »spitz« im ersten Glied, s. Walde-Hofmann, *LEW*<sup>3</sup> I 9; von \*ak'- ist ebenfalls ausgegangen die baltoslavische Sippe: lit. *ešketras*, apreuß. *esketres*, russ. usw. *osëtr*, s. Berneker, *Sl. EW* I 265; Vasmer, *Russ. EW* II 281; Fraenkel, *Lit. EW* 122; wie die Assoziation mit »Spitzigem« hier stark war, zeugt die lit. Form *erškētas*, die unter dem Einfluß von *erškētis* »Dorn« entstanden ist.

Unser *attilus* wird also urspr. »der Spitzige« bedeutet haben; leider wissen wir nicht, welcher Sprache es angehört hat — die italienischen Fortsetzungen lassen wohl an das Venetische denken, wo schon oben ein gewichtiger Vertreter (*atrae-* »ritzen«) nachgewiesen worden ist; die Bildung bleibt also unklar, obwohl es sich ein Vergleich mit heth. *hazzilēl* »Faust« (oben A, Nr. 8) aufzudrängen scheint. — Die bisherige Etymologie von *attilus* — zu gr. *ἐτελλς* »Goldbrasse« und lit. *atīs*, *ōtas*, lett. *āte* »Steinbutte« (Walde-Hofmann 78; Pokorny, *Idg. EW* 70; Fraenkel a. O. 21 u. a.) — ist wohl unrichtig, da die genannten Fischarten so stark verschiedenen Körperbau aufweisen, daß man kaum einen gemeinen Benennungsgrund herausfände. Zum gr. Wort richtiger Strömberg bei Frisk, *Gr. EW* 580!

2. Pokorny a. O. 545 hat \**ētro-* »rasch, heftig«, daß man in ahd. *ātar* »acer, sagax, celer«, ags. *āēdre* »sofort, gänzlich«, asächs. *ādro* ds., anord. *ādr* »früh, vorher« findet; mit urspr. \**ā-* reiht sich an lit. *otūs* »eilfertig, behend, Eile habend, dringend«, *otu* Adv. »schnell«, lett. *ātrs* »schnell, rasch, heftig, hitzig«, lit. *otrūs* »lebhaft, feurig, temperamentvoll, gierig (beim Fressen und Trinken)«, urbalt. \**ātú-s*, \**āt-ra-s*. Die hier vorliegende Grundbedeutung »schnell, behend« wird auf den Urbegriff »scharf« zurückgehen: vgl. von \*ak'- »scharf, stechend« lat. *acu-pedius*, idg. \**ōk'ús* und gr. *ὄξύς* und da schon oben heth. *hatta-nt-* »klug« (Anm. 39) als ein möglicher Ausläufer unserer Wurzel angesehen wurde — jetzt ist dieser Gedanke viel wahrscheinlicher!! — wird man das Übergreifen auf das Gebiet des Geistlichen, dem man z. T. in der ebengenannten

balt.-germ. Sippe begegnet (lit. *otrùs* und insbesondere ahd. *atar!*), jetzt ganz leicht verstehen können.

Zu *-ro-* in *\*ēt-ro-*, *\*āt-ro-* vgl. oben Nr. 9—10 und Anm. 33, zu *\*āt-ú-* ist als Parallele und mögliche Suffixquelle eben idg. *\*ōk'ú-* zu nennen. — Der Vokalismus ist zwar schwierig, doch wird man jetzt wegen *\*ēt-ró-* als Grundstufe unserer Wurzel eben *\*HeHt-* ansetzen dürfen, wobei es für uns frei bleibt, fürs heth.-aw. Präsens von *\*HaHt-* oder von *\*HoHt-* auszugehen; da aber ursprüngliches *\*eH* in der *o*-Stufe in der vorkonsonantischen Stellung wahrscheinlich nicht *ō*, sondern *ā* ergab, kann *hatta-* = *āḥa-* im Vokalismus dem balt. *āt-* in *\*ātras*, *ātús* verglichen werden.

## Povzetek

14. Nperz. *umēd*, *ōmēd* »upanje« spada k stir. *mīan* »želja, zahteva«, kymr. *mbyn* »užitek« (*\*mei-no-m*), stvnem. *meina* »mnenje, namen«, *meinen* »meniti«, sl. *měniti* (*\*mol-nā*, *\*moinéjō*) in je nastalo samo iz *\*ava-maiti-*, kjer je 2. del sestave abstrakt na *-ti-* od korena *\*mei-* ali *\*mēi-*.

15. Na ievr. *\*q<sup>w</sup>lépō* »segam po...«, grabim — želim, zahtevam« gresta: av. *aibī xrapaiti* »je predmet zahteva« (brezoseb.) in toh. *kulyp-* »zahtevati« (*\*q<sup>w</sup>lépo-* > *\*q<sup>w</sup>lepō-* > *\*q<sup>w</sup>lep-* > *\*k<sup>w</sup>lp-*); na *\*q<sup>w</sup>lpō'* »sežem po, zgrabim = razumem« pa mrus. *čouptý* »razumeti«. Primarni konkretni pomen »grabiti, obseči« kaže srvnem. *lāfter* »seženj« z let. *klēpis* »naročje«.

16. Ievr. *\*Hat-* »tolči, sekati, rezati, bosti« nahajamo v: het. *hatta-* »sekati, rezati« s *hatteššar* »luknja, jama«, *hatta-lla-* »kij«, od koder glagol *hattalliija-* »s kijem pobiti« = hier. *hatalia-* »podvreči«, *hatt-alkešnaš* »glog« (2. del = *alkištan-* »veja«), *hazzija-* »udariti, bosti, vrezati«, iter. *hazzik(k)-* »tolči na glasbilo, igrati«, *hazz-ēl* »pest«, v rabi kot merica, *hatrāi-* »pisati« = ven. (Lejeune) *atrae-* »vrezati ali p. (napis)«, *hattarāi-* »zboosti«, nazadnje *hatanti-* »orodje ali orožje« (pomen: ?); v av. *āḥaiti* itd. »propade« in morda v sti. *ūtka-* »orožje, sekira«, če je pomen tega pravilen. Koren *\*Hat-* ima sorodnika v *\*Hant-* (sl. *vetel*, gr. *ἄντρον*).

Dalje sem *attilus* »jeseter« in *\*ētro-*, *\*ātro-* »hiter«.